

UN COUP D'OEIL
SUR L'ACTUALITÉ
L'ÉGLISE CATHOLIQUE,
CONTINUATRICE DE LA
CULTURE ANTIQUE

PHILOSOPHIE
LE CŒUR DE
PIERRE

HISTOIRE
UN PAPE C'EST BIEN,
TROIS C'EST MIEUX ?

GÉOPOLITIQUE
VATICAN, LE SECRET DE
SA PUISSANCE

ÉCONOMIE
LE PAPE AUX HAUTS-
FOURNEAUX

HISTOIRE DE L'ART
ÉGLISES DE PIERRE,
ÉGLISE DE DIEU

LA

FEVRIER 2023 - NUMÉRO 33



LE PAPE

INTERVIEWS

avec

Christophe Dickès

Spécialiste de l'histoire du Vatican

avec

Jean-Marie Guénois

Vaticaniste et journaliste français

Fuigue

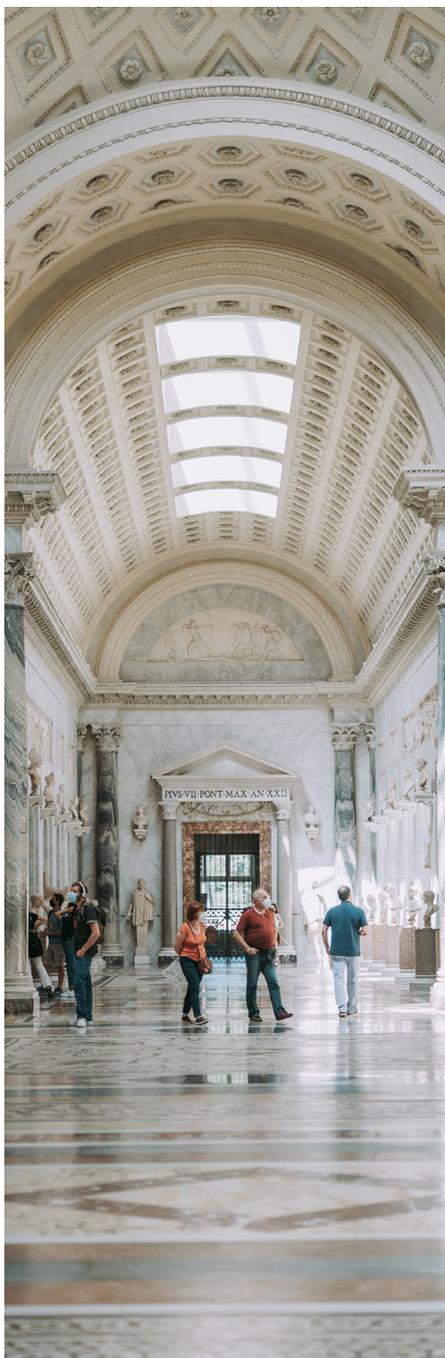
LF

ÉDITORIAL

A la tête de l'état du Vatican mais surtout de l'Église catholique, le Pape exerce un pouvoir temporel limité selon les circonstances de son siècle, et un pouvoir spirituel immuable. Son rôle : guider les Hommes vers Dieu. Rappelé à Dieu le 31 décembre 2022, Benoît XVI avait choisi les lettres et la culture comme bâtons pour l'accompagner dans cette tâche. "L'amour des lettres et le désir de Dieu" est une formule consacrée pour décrire le discours du Pape défunt au Collège des Bernardins à Paris en 2008, dans lequel il avait exposé cette conception : « Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions ». Les lettres et la raison sont les pavés de la vie intellectuelle et spirituelle. Son successeur, le pape François, travaille à redonner de l'éclat au rôle séculier de la fonction. Il entretient un mode de direction nouveau, développe une diplomatie multilatérale, et s'implique dans les défis humanitaires et politiques. L'Église, en quête d'union interne et d'unité face aux enjeux modernes, pleure un père spirituel et tente de se rassembler derrière un chef politique clivant.

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'actualité

L'ÉGLISE CATHOLIQUE,
CONTINUATRICE DE LA
CULTURE ANTIQUE

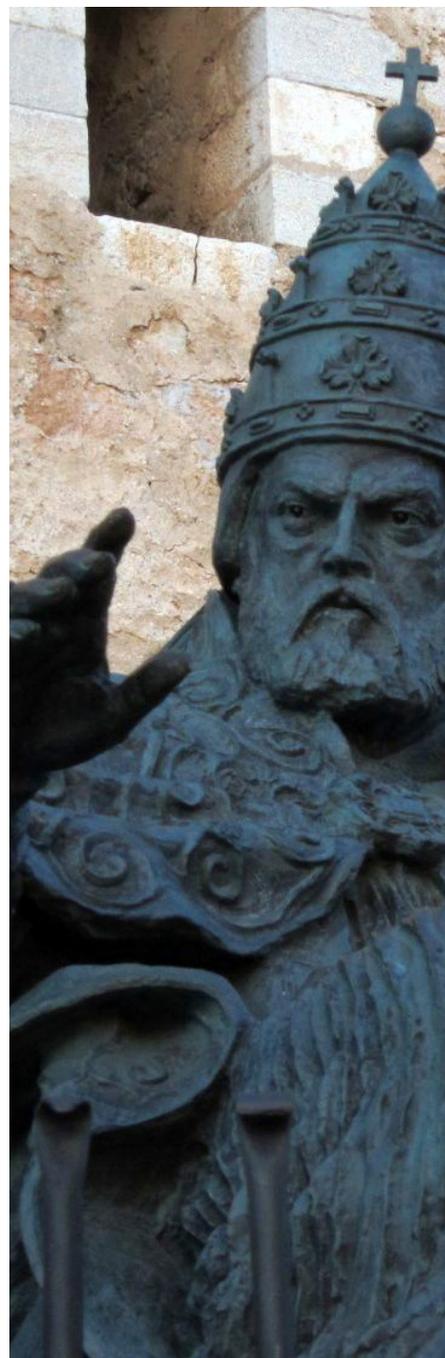


7

Philosophie

LE CŒUR DE PIERRE

11



Histoire

UN PAPE C'EST BIEN, TROIS
C'EST MIEUX ?

15



Géopolitique 19

VATICAN, LE SECRET
DE SA PUISSANCE



Économie 23

LE PAPE AUX HAUTS-
FOURNEAUX



Histoire de l'Art 27

ÉGLISES DE PIERRE,
ÉGLISE DE DIEU



Interview 1

31

CHRISTOPHE DICKÈS,
SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE
DU VATICAN



Interview 2

35

JEAN-MARIE GUÉNOIS,
VATICANISTE ET
JOURNALISTE FRANÇAIS



*Coups de cœur de
Charlotte*

39



Anthologie poétique

43

***Vous lisez La Fugue et aimez son contenu ?
Vous souhaitez aider cette revue ?***

***Vous pouvez soutenir
sa jeune équipe par vos
dons afin de financer ses
projets et accompagner
son développement.
Retrouvez-nous sur notre
site afin de nous soutenir.
Ajoutez votre pierre à
notre jeune édifice !***

***Vous souhaitez partager vos impressions ?
Répondre à un article?***

***N'hésitez pas à nous
envoyer votre mot par
mail ou via les réseaux
sociaux !***

L'ÉGLISE CATHOLIQUE, CONTINUATRICE DE LA CULTURE ANTIQUE

Louis de Lozeray

Si le catholicisme tend à l'universel, comme le sous-entend son étymologie même, il s'est d'abord développé en Occident pour en devenir l'un de ses premiers piliers civilisationnels. L'érosion du catholicisme européen ne devrait pas appeler à une déseuropéanisation intégrale de l'Église de Rome.

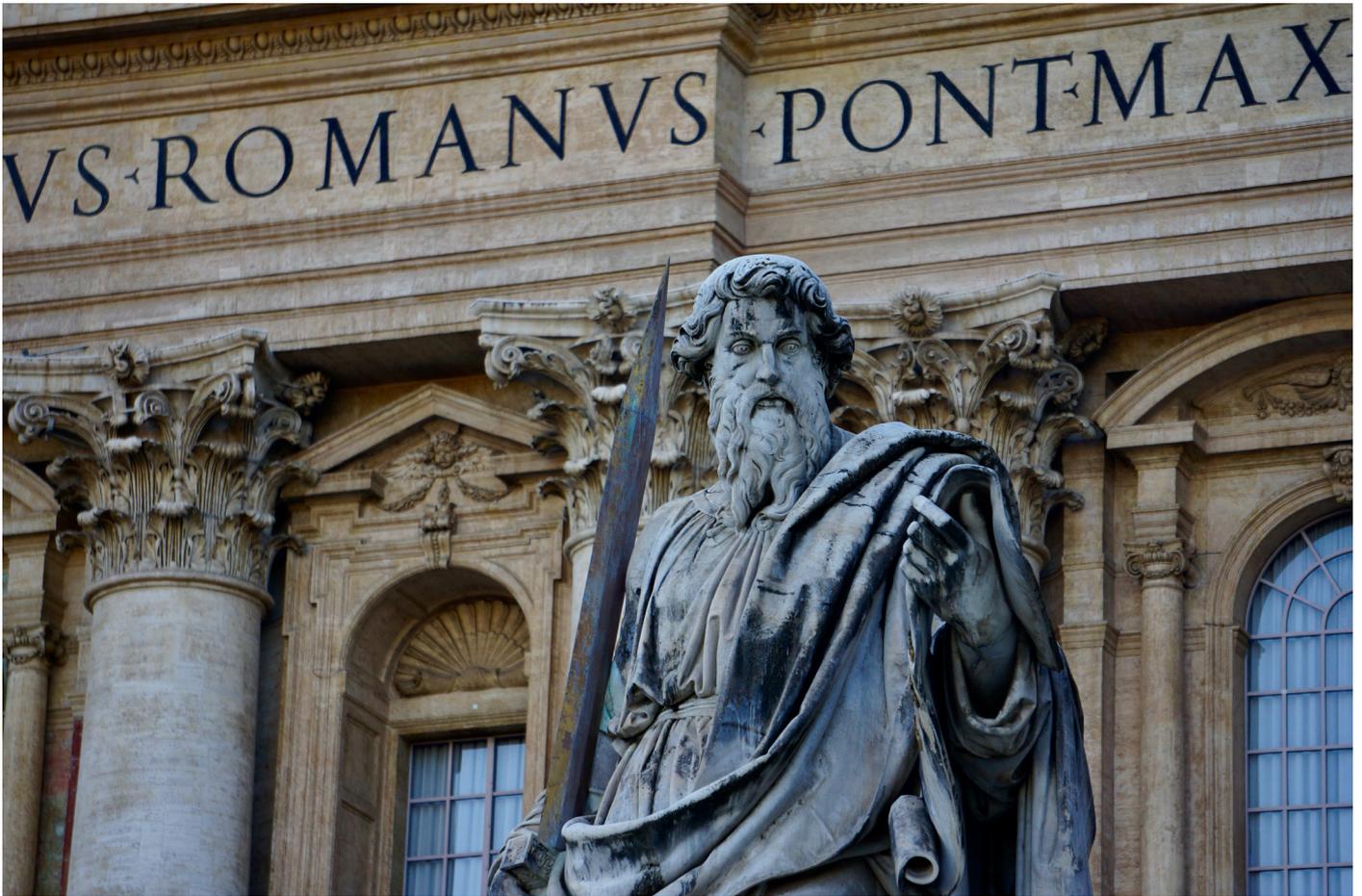
Le récent décès du pape émérite Benoît XVI, est l'occasion de relire certains de ses textes marquants, écrits pendant son pontificat ou avant, partie la plus visible d'une œuvre d'une grande richesse théologique et intellectuelle. Dans son discours au Reichstag du 22 septembre 2011, il affirme « *la culture de l'Europe est née de la rencontre entre Jérusalem, Athènes et Rome – de la rencontre entre la foi au Dieu d'Israël, la raison philosophique des Grecs et la pensée juridique de Rome. Cette triple rencontre forme l'identité profonde de l'Europe.* » Cette définition de l'essence de l'Europe chrétienne trace ainsi une continuité entre le monde des anciens et notre temps, et porte à réfléchir au rôle qu'a eu l'Église dans la préservation et la transmission de l'héritage culturel antique, qu'il soit politique, artistique, ou philosophique.

L'Église, continuatrice institutionnelle de l'Empire romain ?

En premier lieu, il convient de rappeler que l'Église catholique est la plus ancienne institution subsistant

en Europe, sa fondation remontant au Christ, et son institution hiérarchique ayant été reconnue publiquement par l'empereur Constantin en 313 avec l'édit de Milan, mettant fin aux persécutions des chrétiens. Dès lors, l'Empire se couvre de basiliques et d'églises, et les provinces romaines dirigées par des préfets se voient dédoubler par des évêques et des diocèses. En 392, Théodose interdit le polythéisme, ferme les temples, et proclame le christianisme comme religion officielle de l'Empire. Avec la chute de ce dernier, l'unité politique de l'Occident est brisée, et l'Europe se morcelle en royaumes barbares, qui donneront plus tard les nations européennes que nous connaissons. Dès lors, l'unité européenne devient spirituelle, par l'attachement des différents royaumes à l'Église et particulièrement à l'évêque de Rome dont la prééminence s'affirme progressivement. Au VII^{ème} siècle, le pape Théodore I^{er} reprend le titre de *Pontifex Maximus* (Grand pontife), qui était la dignité religieuse la plus élevée sous la république romaine, et réservée ensuite aux empereurs. Pontife veut dire « celui qui fait les ponts », ce qui signifie symboliquement celui

L'unité européenne devient spirituelle, par l'attachement des différents royaumes à l'Eglise.



Unsplash

qui relie les hommes à la divinité. Ce titre, toujours porté par les papes, ancre ainsi la tête de l'Eglise dans la dignité impériale l'ayant précédée, et met l'accent sur une continuité d'Esprit, une connivence de civilisation, plus qu'une réelle prétention à la même domination politique. Marguerite Yourcenar le saisit très bien dans les *Mémoires d'Hadrien* en prêtant ces mots à l'empereur : « Chabrias s'inquiète de voir un jour le pastophore de Mithra ou l'évêque du Christ s'implanter à Rome et y remplacer le Grand Pontife. Si par malheur ce jour arrive, mon successeur le long de la berge vaticane aura cessé d'être le chef d'un cercle d'affiliés ou d'une bande de sectaires pour devenir à son tour une des figures universelles de l'autorité. Il héritera de nos palais et de nos archives ; il différera de nous moins qu'on ne pourrait le croire. » Ainsi, c'est l'aspiration à l'universalité, réalité contenue dans le mot même de catholicisme qui relie ce

dernier à la Rome impériale, et qui a continué d'une autre manière l'unité civilisationnelle en Occident commencée par Rome il y a deux millénaires.

La protectrice et la garante des arts et des lettres antiques

Cette continuité est donc avant tout de cœur et d'Esprit, et cela s'explique principalement par une continuation littéraire, philosophique et artistique. Sur le plan des lettres, on doit à l'Eglise et aux monastères en particulier la sauvegarde de la majeure partie de la littérature antique à laquelle nous avons accès, aussi faible soit-elle en proportion de ce que nous avons perdu. Les premiers monastères, dans les temps de chaos politique et d'effondrement général qui ont suivi la chute de l'Empire, ont ainsi été les lieux qui ont conservé et

entretenu le feu sacré de la connaissance et de la culture. Un des premiers personnages à en avoir pris conscience est le moine Cassiodore (485-580). Il fonde le monastère de Vivarium, en Calabre, et dédie une partie de l'activité des moines à la conservation et la copie des œuvres littéraires qu'ils peuvent sauver, ce qui donnera plus tard dans tous les monastères d'Occident le modèle du scriptorium, ne limitant pas le travail des moines uniquement aux activités manuelles, mais la complétant d'une riche vie intellectuelle. C'est ce patient travail de transmission qui a ensuite engendré toute l'histoire de la pensée européenne, qu'il s'agisse de la philosophie scolastique médiévale, de l'humanisme de la Renaissance, ou des Lumières. Ce travail de sauvegarde a aussi été artistique, bien qu'on puisse objecter que nombre de monuments ont été détruits par les chrétiens après l'interdiction du paganisme. Pourtant, on oublie trop souvent le rôle primordial des papes de la Renaissance dans la redécouverte de l'art antique, et la conservation des chefs-d'œuvre exhumés des ruines de Rome à cette époque. La collection de sculptures romaines des musées du Vatican, la plus riche du monde, en est la preuve concrète, initiée par le pape Jules II au début du XVI^{ème} siècle après la découverte du *Laocoon*.

Et aujourd'hui ?

Paradoxalement, alors que l'unité politique de l'Europe renaît graduellement, son unité spirituelle se dissout et s'émiette dans un mouvement inverse. Mais les aspirations universelles de l'Église catholique ont perduré au fil des siècles, et si elle est aujourd'hui moribonde dans la plupart des pays de la vieille Europe, son dynamisme et son expansion se poursuivent sur d'autres continents, en particulier en Afrique et en Asie. Benoît XVI se plaçait encore, comme pape, dans la lignée de la tradition européenne gréco-romaine que l'Église a sauvegardé précieusement au fil des siècles, considérant que cet ancrage est d'une richesse spirituelle et philosophique inouïe, dont la communication à d'autres peuples et cultures sera toujours un enrichissement pour eux et pas une négation de leurs identités propres. Benoît XVI déclarait ainsi à Ratisbonne en septembre 2006 : « Au regard de la rencontre avec la pluralité des cultures, on dit volontiers aujourd'hui que la synthèse avec l'hellénisme, qui s'est opérée dans



Musée du Vatican - Unsplash

l'Église antique, était une première inculturation du christianisme qu'il ne faudrait pas imposer aux autres cultures. Il faut leur reconnaître le droit de remonter en deçà de cette inculturation vers le simple message du Nouveau Testament, pour l'inculturer à nouveau dans leurs espaces respectifs. Cette thèse n'est pas simplement erronée mais encore grossière et inexacte. Car le Nouveau Testament est écrit en grec et porte en lui-même le contact avec l'esprit grec, qui avait mûri précédemment dans l'évolution de l'Ancien Testament [...]. Les décisions fondamentales, qui concernent précisément le lien de la foi avec la recherche de la raison humaine, font partie de la foi elle-même et constituent des développements qui sont conformes à sa nature.»

Assurément, le pape François ne s'inscrit pas dans la même dynamique en raison, notamment, de son origine extra-européenne (une première dans l'Histoire). Celui-ci le pousse, en effet, à porter un regard critique sur notre civilisation et son engagement en faveur des migrants l'illustre ; il avait notamment déclaré lors d'un voyage à Chypre que les camps de réfugiés s'apparentaient à des « lieux de détention, de torture et d'esclavage », créés par « cette civilisation développée qu'on appelle l'Occident ». Au risque de se détourner de la France, comme des autres vieilles nations chrétiennes, le pape François assume ce changement de perspective, que le Père Lombardi, directeur du Bureau de presse du Saint-Siège, appelait la fin de "l'eurocentrisme". ■



Unsplash

Cette continuité est donc avant tout de cœur et d'Esprit, et cela s'explique principalement par une continuation littéraire, philosophique et artistique.



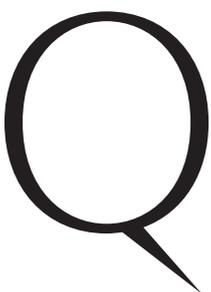
La place saint Pierre et la basilique saint Pierre au Vatican

LE CŒUR DE PIERRE

Gabriel Arduin

La papauté est-elle une institution d'un autre temps, dernier vestige de l'obscurantisme religieux ? Comme toute institution, le ministère pétrinien est bien appelé à se renouveler. Mais seule une redécouverte de son sens profond permettra d'envisager de justes évolutions.

Qu'est-ce qu'une pierre ?



Qu'est-ce qu'une pierre ? Une pierre, cela peut-être d'abord un moyen de construire un bâtiment, et c'est ainsi un synonyme de stabilité. Rien n'est plus beau qu'une maison provençale en pierre sèche, sans

ciment ajouté. La pierre soutient le mur de la maison, soutient la muraille qui défend la cité, maintient la nappe de pique-nique par un jour de grand vent. On l'a compris, la pierre, c'est le symbole de la stabilité, c'est la colonne verticale, c'est l'ordre qui se pérennise en somme. Mais la pierre, cela peut aussi être un symbole de lourdeur, d'inertie ou d'immobilisme. D'un

Le pape doit être Atlas plutôt que Zeus.

côté, la pierre a en effet besoin d'être taillée pour former un chapiteau corinthien, elle a besoin d'être travaillée par l'homme pour devenir un objet de civilisation, la pierre a besoin du marteau d'Obélix pour devenir un menhir. Telles sont les deux faces de la pierre, qui sont également les deux faces du ministère pétrinien : la papauté semble une nécessité afin de réaliser l'unité et l'ordre de l'Eglise, mais toujours avec la tentation de devenir une monarchie ultra-centralisée, voire absolue, qui pèse sur les fidèles comme un bloc. Et même parmi les pierres d'un bâtiment, comme une église, donc parmi les pierres travaillées, il y a la pierre qui pèse sur la voûte, et la pierre d'angle qui assure la stabilité du tout. Jésus était justement cette pierre d'angle, auparavant rejetée par les bâtisseurs (Mt 21, 42), son fardeau est léger et non pesant (Mt 11, 30), il était le serviteur par excellence plutôt que le maître. « *Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam* », dit Jésus à Pierre (Mt 16, 18) : la préposition « *super* » choisit définitivement entre les deux interprétations de la pierre, car c'est « *sur* » le pape que s'établit l'Eglise. Le pape donc, si l'on développe le sens littéral des paroles de Jésus-Christ pour leur donner un sens symbolique, est tout en bas dans l'Eglise car il en est la fondation et non le toit. En ce sens, dire que le pape est la tête de l'Eglise relève d'un abus de langage, et d'une contamination par la doctrine monarchique. Dans le *Léviathan* de Hobbes, le monarque est bien la tête de l'Etat, et tous sont soumis à sa volonté car il est le protecteur du contrat social entre les citoyens. C'est d'ailleurs au XIII^{ème} siècle, siècle du début de l'essor des monarchies européennes, qu'Innocent III est le premier pape à se proclamer « *vicaire du Christ* » plutôt que *vicaire de Pierre*, et « *tête visible de l'Eglise* ». En revanche, si l'on suit les paroles de Jésus-Christ, le pape n'est pas la tête de l'Eglise, mais plutôt les pieds de l'Eglise. Le pape doit être Atlas plutôt que Zeus.

Centralisme vs. collégialité

Cette tension entre pieds et tête, entre fondation et toit, est justement celle qui anime les débats avant le concile Vatican I de 1870, et plus particulièrement celui, en France, entre Joseph de



Statue du pape Sylvestre II avec la tiare

Maistre et Monseigneur Maret. Appartenant au mouvement ultramontain, Joseph de Maistre fait l'éloge de la souveraineté absolue et infaillible du pape. « *Point de morale publique ni de caractère national sans religion, point de religion européenne sans christianisme, point de christianisme sans le catholicisme, point de catholicisme sans le pape, point de pape sans la suprématie qui lui appartient* », déclare-t-il en 1819 dans son ouvrage *Du pape*. Pour Mgr Maret, a contrario, faire du pape le monarque de l'Eglise revient à ouvrir la porte de l'arbitraire et à opérer une rupture avec la tradition : Pierre et les autres apôtres formaient une unité collective. Mieux vaut donc parler selon Mgr Maret de « *souveraineté composée* » et faire de la souveraineté en matière de législation la chose commune du pape et du collège des évêques. Vatican I n'est pas allé jusqu'à affirmer la souveraineté absolue du pape, et l'infaillibilité du pape n'a jamais été professée, comme beaucoup le croient, mais seulement son « *magistère infaillible* », c'est-à-dire son infaillibilité concernant des déclarations *ex cathedra* sur la doctrine de la foi ou de la morale. L'infaillibilité absolue appartient à Dieu seul. Vatican I est donc compatible avec l'ecclésiologie de communion de Vatican II, qui entend revenir à une conception de la papauté plus proche de celle du premier millénaire que de la monarchie papale du deuxième millénaire. C'est ainsi que le pape Jean-Paul II, en 1995 et dans la continuité de



Statue du pape Jean-Paul II

Vatican II, écrit dans son encyclique *Ut unum sint* : « Pendant un millénaire, les chrétiens étaient unis par la communion fraternelle dans la foi et dans la vie sacramentelle, le Siège Romain intervenant d'un commun accord si des différends au sujet de la foi ou de la discipline s'élevaient entre elles ». L'encyclique de Jean-Paul II constitue alors une invitation au dialogue entre le pape et les fidèles, pour la décentralisation et la synodalité, plutôt que le centralisme juridique pétrinien. L'objectif n'étant pas d'ôter au pape de ses prérogatives, bien entendu, pour Jean-Paul II, mais de faire de l'action du pape une action fondée sur l'assentiment commun : « Tout cela doit toujours être accompli dans la communion » (UUS).

Vers la fin du centralisme pétrinien ?

Ainsi, la réduction du centralisme papal projetée par Vatican II ne représente pas un affaiblissement du ministère pétrinien, mais correspond à sa mission qui est de promouvoir la collégialité, en accord avec l'apostolicité de l'Eglise. Comme le disait Grégoire Ier : « Mon honneur est l'honneur de l'Eglise universelle ». La tâche pour le troisième millénaire n'est toutefois pas, à mon sens, de revenir à la conception de la papauté du premier millénaire,

une papauté-arbitre, mais plutôt de réarticuler la relation entre communion et primauté. Car le pape, fondement de l'Eglise, est une figure de plus en plus nécessaire de communion ecclésiale, d'autorité qui unit le grand nombre, dans une société moderne non plus holiste mais atomiste. Cependant, unité ne veut pas dire uniformité, et l'autorité n'a jamais entraîné de façon intrinsèque le centralisme. La tâche pour l'avenir, c'est donc celle que nous transmet le cardinal Ratzinger dans *Le nouveau peuple de Dieu* en 1969, celle de distinguer la fonction de successeur de Pierre et la fonction patriarcale. Le futur pape écrit ainsi : « Le droit ecclésial unitaire, la liturgie unitaire, l'attribution unitaire, faite par le centre de Rome, des sièges épiscopaux – tout cela sont des choses qui ne font pas nécessairement partie de la primauté en tant que telle ; elles résultent de la concentration des deux fonctions [primauté et patriarcat] ». Pour revenir à nos deux conceptions de la pierre dans l'édifice, celle qui soutient et celle qui pèse, l'idée du futur Benoît XVI est justement de transformer la pierre qui pèse en une pierre qui, gardant sa place prééminente, reconnaît l'importance des autres pierres de l'édifice. En distinguant unité et unitarisme, Joseph Ratzinger a donc orienté la réflexion vers une décentralisation possible des fonctions de l'actuel patriarcat latin. ■



Photo du pape François

Unité ne veut pas dire uniformité, et l'autorité
n'a jamais entraîné de façon intrinsèque le
centralisme.

UN PAPE C'EST BIEN, TROIS C'EST MIEUX ?

Hervé de Valous



*Pedro de Luna symbole du Grand Schisme
Crédit Valdavia*

Alors que le rôle du Pape est, entre autres, de garantir l'unité de l'Église, cette fonction même a été à l'origine d'une des plus graves crises du bas Moyen Âge, déchirant la « robe sans couture ».

Pendant une dizaine d'années, nous nous sommes habitués à ce que deux silhouettes blanches cohabitent au Vatican. Même si le caractère inhabituel de la chose put troubler des catholiques, la transition se fit dans la sérénité et la paix les plus parfaites. Les conditions pour accéder et demeurer sur le Saint-Siège étant simples : l'élection par les cardinaux et la volonté de l'élu. Au moment où Benoît XVI exprimait sa décision de renoncer à cette charge, c'est-à-dire n'avait plus la volonté de l'exercer, alors *ipso facto*, il redevenait Joseph Ratzinger. Pourtant certains esprits chagrins voulurent opposer l'ancien Pape et le nouveau, voir des rivalités entre un Pape et un Pape émérite, là où il n'y avait plus qu'un Pape et un simple catholique. Faut-il voir dans cet antagonisme fantasmé les traces d'un inconscient catholique marqué par l'histoire du Grand Schisme ? Histoire autrement traumatisante que la séquence que les catholiques viennent de finir de vivre.

Une faute originelle de la France ?

L'origine de cette grande division de la Chrétienté remonte au conflit entre le Philippe le Bel et Boniface VIII sur fond de querelles pécuniaires concernant les bénéfices ecclésiastiques ainsi que sur la question de la supériorité du pouvoir spirituel sur les pouvoirs temporels, affirmée dans la bulle *Unam Sanctam* (1302). Les tensions atteignent leur paroxysme quand le roi de France envoie Guillaume de Nogaret son Garde des Sceaux, trancher le problème directement en Italie auprès du Pape. C'est le fameux épisode d'Anagni le 8 septembre 1308, où Sciarra Colonna, partisan romain du Roi de France aurait, dans un excès de colère contre l'entêtement du Souverain Pontife, giflé ce dernier. Traumatisé, le vieillard expire quelque temps plus tard. Son successeur, Benoît XI, au règne éphémère (1303-1304), par crainte du Roi de France, décide d'abroger la plupart des mesures prises à l'encontre de ce souverain. Conscients de la gravité de la crise politique, et sous l'influence

C'est la fin d'une succession de sept papes français qui avaient préféré le Rhône au Tibre.

du clan Colonna pro Français, les cardinaux décident d'élire un homme resté neutre dans cette affaire : Bertrand de Got qui devient Pape sous le nom de Clément V. Ce Français refuse de se rendre à Rome déchirée par des querelles intestines qui opposent les partisans du Pape, la *pars Guelfa*, et les partisans du Saint-Empire Germanique, la *pars Gebellina*. Cette crise politico-religieuse en germe depuis le XII^{ème} siècle s'est transformée en véritable conflit armé qui secoue les villes italiennes. C'est donc pour ces raisons que Clément V décide de rester en France où il mène une vie itinérante, rompant avec la tradition romaine. Il se fixe quelque temps à Avignon à partir de 1309, mais c'est véritablement son successeur, Jean XXII élu au conclave de Lyon en 1316, qui décide de fixer durablement la papauté en Avignon. La situation se fige durant un petit peu plus de cinquante ans jusqu'à ce que Grégoire XI décide de rentrer dans les États pontificaux, en 1377, où il meurt en 1378. C'est la fin d'une succession de sept papes français qui avaient préféré le Rhône au Tibre.

Papes et antiPapes, une chrétienté divisée

Après la mort de Grégoire XI, les Romains voient dans la circonstance d'un conclave réuni dans leur ville l'occasion de faire peser leurs voix pour obtenir enfin l'élection d'un pape italien qui renouerait avec le lieu traditionnel du Siègne de saint Pierre. La foule se fait si menaçante que les Cardinaux prennent peur et décident donc d'élire avec soin un Italien, Bartolomeo Prignano, qui prend le nom d'Urbain VI en avril 1378. Cependant son désir radical de réformes et ses méthodes peu empreintes de douceur effraient la Curie au point qu'une partie des prélats cherche un moyen

d'évincer celui qu'ils avaient choisi quelque temps plus tôt. Le souvenir des journées du printemps marquées par les vociférations du peuple de Rome offre l'expédient efficace afin de déposer Urbain VI : la pression populaire aurait ôté toute liberté au vote, rendant ce dernier nul. Ainsi, dès septembre 1378, douze des seize électeurs se rassemblent pour élire un nouveau Pape : Clément VII. C'est le début d'une longue opposition mortifère de deux Rome dans l'Église. Bien évidemment, la question religieuse connaît une variante politique dans le choix des Princes de soutenir l'un ou l'autre pape, Rome ou Avignon. En pleine guerre de Cent Ans, la France et l'Angleterre prennent ainsi soin d'être dans des camps systématiquement opposés.



Colonna giflant Boniface VIII. Illustration d'Alphonse de Neuville dans l'*Histoire de France* de François



Palais des papes à Avignon

Pourtant, malgré cette crise inédite, clercs et fidèles trouvent des compromis pour permettre à la vie de l'Église et notamment la vie sacramentelle de suivre son cours. Les cas d'interdits ou de persécutions sont rares. La situation semble se figer quand les successeurs des deux papes, Boniface IX à Rome et Benoît XIII à Avignon, entérinent le schisme en s'agrippant à leur position. Benoît XIII, alias Pedro de Luna, voit périr successivement Boniface IX, et Innocent VII et se mesure donc en définitive à Grégoire XII, élu en 1406. Alors qu'une rencontre est prévue entre les deux hommes en terres neutres, à Savone en 1407, leur intransigeance est telle que l'événement est annulé, suscitant l'ire de la Chrétienté. Dans chaque camp, la lassitude de la situation croît considérablement.

L'Union à tout prix

La reprise en main de l'Église est due à l'initiative de cardinaux de part et d'autres qui souhaitent que l'Église retrouve son unité. C'est un groupe de cardinaux romains qui, en premier, décident de rompre avec Grégoire XII pour mettre fin à

la crise. En 1409, ils se réunissent à Pise où ils invitent l'ensemble des catholiques, tout camp confondu, à se réunir en Concile afin de déposer les deux Papes et à en élire un unique. L'appel de ces cardinaux dits « unionistes » connaît alors un très grand retentissement. Le 5 juin de la même année, les deux papes, jugés hérétiques et schismatiques, sont officiellement déposés. Dans le même mois, un nouveau pape est proclamé : Alexandre V, mort quelques mois plus tard. Jean XXIII, son successeur, se heurte à l'obstination de Grégoire XII et de Benoît XIII, bien décidés à conserver leurs Sièges respectifs. Trois papes au lieu d'un : la situation ne faisait qu'empirer. Un nouveau concile est donc ouvert en Italie en 1413 et est très vite déplacé en 1414 à Constance, sous l'égide de l'Empereur Sigismond. De guerre lasse, Grégoire XII accepte l'idée de démissionner à la seule condition que le Pape qui le remplacerait ne serait pas Jean XXIII. Ce dernier, conscient de la fragilité de sa position en plein Empire et au milieu d'une foule de clercs passablement épuisés par ces rivalités incessantes, tente de se dérober. Mais le 6 avril 1415, le concile proclame sa supériorité sur le

Isolé sur son île, Pedro de Luna fut condamné à sombrer dans l'oubli.

Pape, et dépose Jean XXIII en mai, invalidant ainsi le concile de Constance. Dans la foulée, Grégoire signe son abdication, laissant seul l'opiniâtre Pedro de Luna. Il est alors réfugié dans le territoire d'un des derniers États à le reconnaître : la Couronne d'Aragon. Barricadé sur la presqu'île de Peníscola, il refuse catégoriquement d'abdiquer. Il est déposé en 1417, et un mois plus tard, en novembre, un nouveau Pape est élu répondant au nom de Martin V. Isolé sur son île, Pedro de Luna fut condamné à sombrer dans l'oubli, mourant dans l'indifférence quasi générale malgré la présence d'une poignée de fidèles, résolu à voir le véritable successeur de Pierre dans Benoît XIII. Pour certains il n'eut qu'un héritier qui renonça définitivement. Pour d'autres, bien plus, jusqu'au 18 avril 1994 à Senez : « *Benoit les attendait, immobile, son sac posé à ses pieds, la tête inclinée sur la poitrine, priant en silence. Il ne priait pas, il était mort...* » (Jean Raspail, *L'Anneau du pêcheur*). ■



*Le Christ donnant les clefs du Paradis à Saint Pierre
Giovanni Battista Pittoni*

VATICAN, LE SECRET DE SA PUISSANCE

Amycie Lécuyer

Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, l'Église catholique s'impose comme un acteur essentiel de la diplomatie mondiale et comme un artisan de paix sur la scène internationale, avec une souveraineté spirituelle qui s'exerce sur 1,3 milliards de catholiques dans le monde

Le Saint-Siège, un souverain sans territoire

Tout Etat fait la politique de sa géographie » affirmait Napoléon. Cette expression du bon sens s'appliquait aux États pontificaux sur lesquels le Pape a exercé une autorité temporelle jusqu'en 1870, année de son annexion par l'Italie. Disposant d'une armée, il était alors un chef de guerre ancré dans les conflits de son époque, en plus d'être l'héritier de saint Pierre. L'étendue de son territoire évoluait au gré des conquêtes ou des guerres de succession. Les contours de son autorité temporelle ont d'ailleurs été dessinés progressivement dans sa confrontation avec les autres souverains européens. Le célèbre bras de fer entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel a été le paroxysme des tensions entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Dans la bulle *Unam Sanctam* (1302), le Pape s'accordait un droit de veiller sur l'exercice du pouvoir politique. Philippe le Bel refusa cet ascendant et interdit l'immixtion



Signature du traité de paix entre l'Argentine et le Chili au Vatican, le 29 novembre 1984

du pape dans les affaires de politique intérieure, limitant ainsi l'autorité temporelle du Pape à ses propres états.

En 1870, lors de l'unification du Royaume d'Italie, les Etats pontificaux ont été annexés, laissant le Saint-Siège sans assise territoriale. Ce n'est qu'en 1929, lors des accords de Latran, conclus entre Mussolini et Pie XI, que le Saint-Siège a retrouvé une souveraineté sur la Cité du Vatican. De ce demi-kilomètre carré et des quelque huit cents habitants accordés à l'autorité du Pape aurait pu naître un sentiment d'humiliation ou de revanche au sein des autorités ecclésiastiques. Mais paradoxalement, les papes successifs ont accueilli cette réduction de leur domaine foncier comme une aubaine leur permettant de s'affranchir de la raison d'État et de retrouver les fondements de leur ministère principal, celui de chef de l'Église catholique. Libérés d'ambitions territoriales, économiques ou même commerciales, ils retrouvent une plus grande souveraineté sur les cœurs et les âmes. Pie XI lui-même se réjouissait en 1929 de la réduction du territoire du Saint-Siège « à de si minimes proportions qu'il puisse et doive lui-même être considéré comme spiritualisé par l'immense, sublime et vraiment divine puissance spirituelle

qu'il est destiné à soutenir et à servir. »

Les intérêts du Saint-Siège

La géopolitique est l'étude de la géographie physique et humaine, des représentations dans l'optique de déceler les intérêts réels des états, au-delà des discours politiques. Dans cette optique, le récit, dont chaque puissance a besoin pour susciter l'adhésion des populations à sa vision du monde, trouve un ancrage géographique et soutient des intérêts réels. Ainsi, la défaite de l'Allemagne en 1945 a sonné la fin du nazisme, qui ne pouvait subsister sans une assise territoriale. De même aujourd'hui, en même temps que les armées ou monnaies étrangères essaient de concurrencer la puissance américaine, on assiste parallèlement à une remise en cause ouverte de l'ordre international fondé sur l'idéologie des droits de l'homme et de la démocratie. Ces récits ne survivent jamais pour eux-mêmes et sont toujours intimement liés à une puissance.

Pourtant, malgré la faillite des États pontificaux, le Saint-Siège continue d'exister sur la scène internationale et d'y occuper une place importante.

Servant la promotion de la paix entre les peuples, la politique extérieure du Saint-Siège trouve sa source dans la doctrine de la foi catholique. Le Pape est donc le successeur de saint Pierre à qui Jésus a confié lui-même les clefs du Royaume des Cieux. Son seul testament est résumé dans ce verset de l'Évangile : « *Tout ce que tu lieras sur terre sera lié dans les Cieux, tout ce que tu délieras sur terre sera délié dans les Cieux* » (Matt. 16:19). C'est cet héritage que le Pape incarne qui fait aujourd'hui sa seule puissance et détermine ses intérêts. Le plus petit État du monde est en fait le siège d'une souveraineté exercée sur 1,3 milliards de catholiques. La place du Saint-Siège comme acteur géopolitique depuis plus d'un millénaire, surtout dans sa forme moderne, est donc singulière. Tout en servant les intérêts des catholiques, il s'impose comme un acteur politique crédible et incontournable dans la diplomatie mondiale.

Un souverain spirituel mais acteur politique de premier rang

Depuis le début du XX^{ème} siècle, la politique extérieure du Pape consiste à faciliter la paix par la médiation et la diplomatie secrète. Initiée par le pape Léon XIII, elle sera poursuivie par Benoît XV pendant la Première Guerre mondiale, puis par tous ses successeurs. Grâce à un appareil diplomatique colossal et très performant, forgé depuis les débuts des États Pontificaux, le dialogue avec les autres chefs d'État est le cœur de sa stratégie pour instaurer la paix. L'Académie pontificale ecclésiastique, la plus vieille école diplomatique du monde fondée en 1701, forme des prêtres servant les intérêts de l'Église à l'étranger. Le Pape dispose donc du troisième réseau diplomatique mondial et jouit ainsi d'une réelle influence politique.

Le Vatican peut se targuer d'être un carrefour de la diplomatie mondiale, probablement parce que les États ne voient pas derrière son action de médiation les intérêts cachés du Saint-Siège. La stabilité de sa position depuis plusieurs siècles fait de lui un acteur crédible aux yeux des chefs d'État. Depuis le début du XX^{ème} siècle, le Pape offre régulièrement ses services de médiation, dans un monde où les clivages idéologiques conduisent souvent à des blocages politiques. En 1979, dans le conflit du Beagle opposant le Chili et l'Argentine, les deux États ont demandé d'un commun accord la

médiation du pape Jean-Paul II, qui mènera à un traité de paix entre les deux pays en 1984. Encore récemment, à la demande de Washington, le pape François a accompagné la reprise des relations diplomatiques entre Cuba et les États-Unis, qui avaient pourtant été brisées depuis l'embargo de 1962. La diplomatie du Saint-Siège est reconnue par quasiment tous les États du monde, avec qui le Pape entretient des relations régulières. Ainsi, depuis le mandat de René Coty, tous les présidents de la République française, excepté Pompidou, se sont soumis à la traditionnelle visite officielle du Pape.

Dans le combat géopolitique en cours, où la bataille culturelle est à son apogée, la vision de l'Église est sans doute la plus représentée dans le monde. Sa présence à l'ONU et sa diplomatie sont relayées par une hiérarchie héritée de l'Empire romain et propre à l'Église, diffusant ainsi sa voix au plus proche des peuples. ■

Servant la promotion de la paix entre les peuples, la politique extérieure du Saint-Siège trouve sa source dans la doctrine de la foi catholique.



Dans la Cite du Vatican, le 29 juin 1959, le pape Jean XXIII reçoit le président de la République française, Charles De Gaulle

Depuis le début du XXème siècle, le Pape offre régulièrement ses services de médiation, dans un monde où les clivages idéologiques conduisent souvent à des blocages politiques.

LE PAPE AUX HAUTS-FOURNEAUX

Grégoire Lenoir

L'encyclique *Rerum Novarum* du pape Léon XIII diffusée en 1891 est une réaction aux changements sociaux résultant de l'industrialisation. Le Saint-Siège fait le constat d'une situation sociale préoccupante et offre des solutions pour résoudre le conflit entre ouvriers et patrons.

Le pape Léon XIII n'était ni économiste ni sociologue. Le prélat, intronisé en 1878, poursuivit ses études à l'Académie des nobles ecclésiastiques pour finir docteur en théologie. Et, en principe, l'étude de Dieu diffère bien de l'étude de l'administration des biens. Néanmoins, à cette époque, l'Église, l'industrie et Ricardo ont bien eu concours commun au sujet de la condition ouvrière.

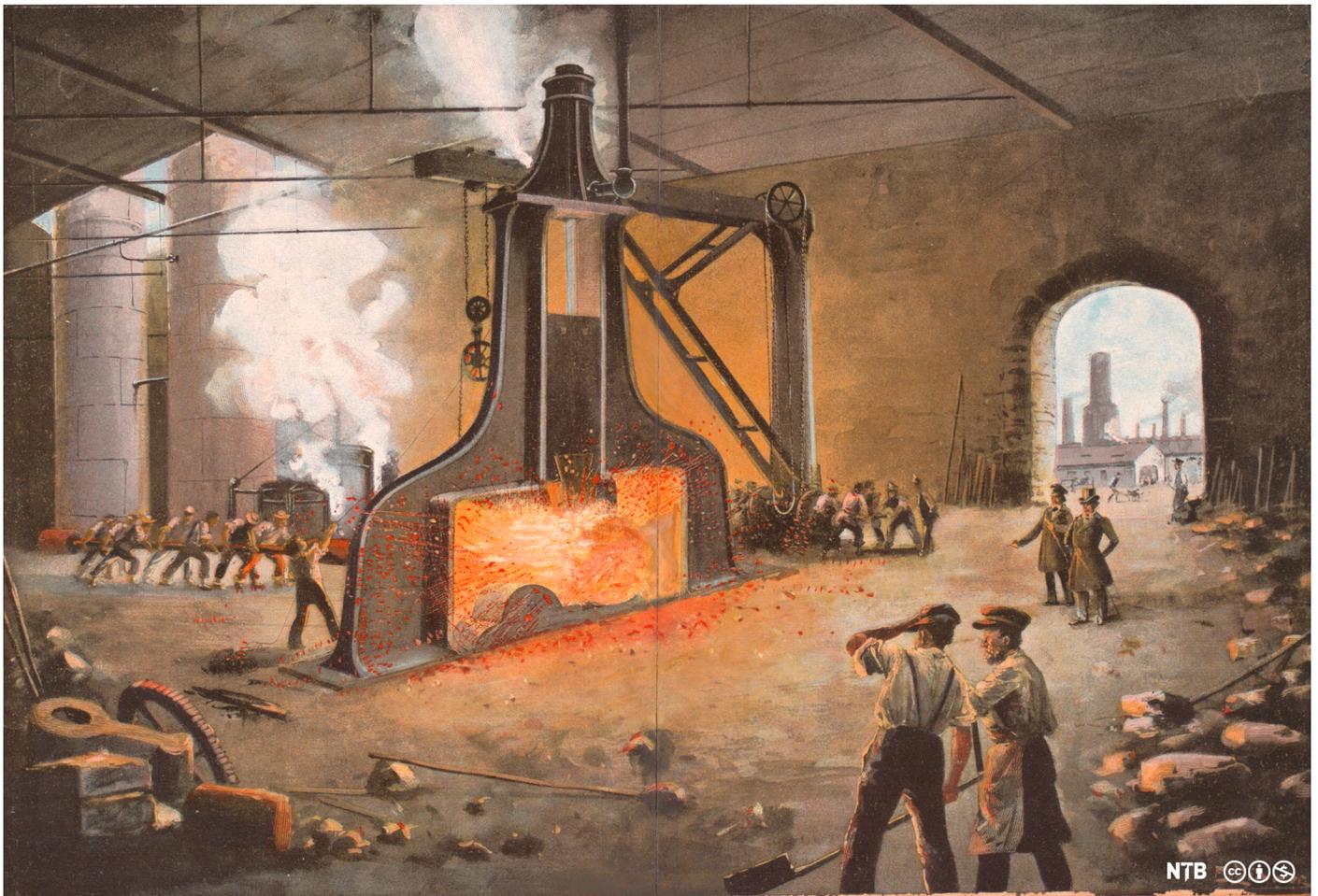
La voie du charbon

Pour en comprendre les raisons, il faut se plonger dans les XVIIIème et XIXème siècles pendant lesquels eurent lieu les deux premières révolutions industrielles. Jamais l'humanité n'avait vécu de pareils changements économiques comme en témoignent les estimations de la croissance économique pour l'époque. Les innovations telles que la machine à vapeur, la révolution chimique et les nouveaux moyens de transport permirent une réduction des coûts de production par une efficacité croissante de la production ainsi qu'une augmentation de la demande de biens, rendant possible les économies d'échelle. Les nouvelles

théories des économistes libéraux comme "La main invisible" (Smith, 1776¹) ou "Les avantages comparatifs" (Ricardo, 1817²) vinrent aussi stimuler ce déploiement économique. Ces bouleversements ont à leur tour déroulé le tapis rouge à des mutations majeures de société. Passant d'une société agraire à une société industrielle, beaucoup de paysans commencèrent à s'installer dans les villes avec des conditions de vie souvent délétères. Et il suffit de lire Zola, Victor Hugo ou Dickens pour en faire l'expérience. Quelle période ! D'une abondance de richesses inouïe pour certains ; un véritable enfer pour d'autres et qui sera bientôt connu sous le nom de "condition ouvrière". Une situation qui ira d'ailleurs peu à peu de pair avec une vague de contestations allant jusqu'à la révolte comme celle des canuts à Lyon en 1831. Retenons pour la suite un élément central sur le plan économique : la séparation du capital et du travail. Là où traditionnellement un artisan possédait son atelier et ses outils, le développement de l'usine va transformer l'artisan et le paysan en salariés, ce dernier ne détenant plus les moyens de sa production, machines et ateliers, mais travaillant à présent pour le capitaliste, le détenteur du capital.

¹ *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (Adam Smith, 1776)

² *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (David Ricardo, 1817)



Le premier marteau à vapeur, inventé par James Nasmyth en 1839.akg-images, NTB

Réponse de l'Église

Et l'Église ? Avant la parution de l'encyclique *Rerum Novarum*¹ en 1891, le Magistère n'a que peu évoqué le sort des ouvriers. Le pape Léon XIII change donc la donne en se préoccupant des « travailleurs isolés [...] livrés à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée ». Prenant acte des bouleversements dans la société avec la définition de nouveaux rapports entre patrons et ouvriers, le chef des Catholiques pose les premières pierres de la doctrine sociale de l'Église. Si la lettre condamne d'un côté les dérives du libéralisme avec des « ploutocrates qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires », de l'autre, c'est la tentation du socialisme que le Saint-Siège repousse avec force. L'encyclique avertit que les théories marxistes, aussi alléchantes soient-elles, sont un piège dont les véritables conséquences seraient le « nivellement absolu de tous les hommes dans une commune misère et dans une commune médiocrité. » Et de

Là où traditionnellement un artisan possédait son atelier et ses outils, le développement de l'usine va transformer l'artisan et le paysan en salariés.

donner trois raisons essentielles. D'abord, nier la propriété privée retirerait à l'Homme sa quête de possession, aboutissement du travail entrepris. Ensuite, laisser le pouvoir civil s'immiscer au sein du sanctuaire familial porterait un coup fatal au principe fondamental de subsidiarité. Enfin, le socialisme priverait l'esprit d'initiative de son stimulant : la richesse. Réfutant donc toute lutte de classe, l'Église propose alors une troisième voie sorte de "in medio stat virtus" entre Karl Marx et

¹ *De choses nouvelles*

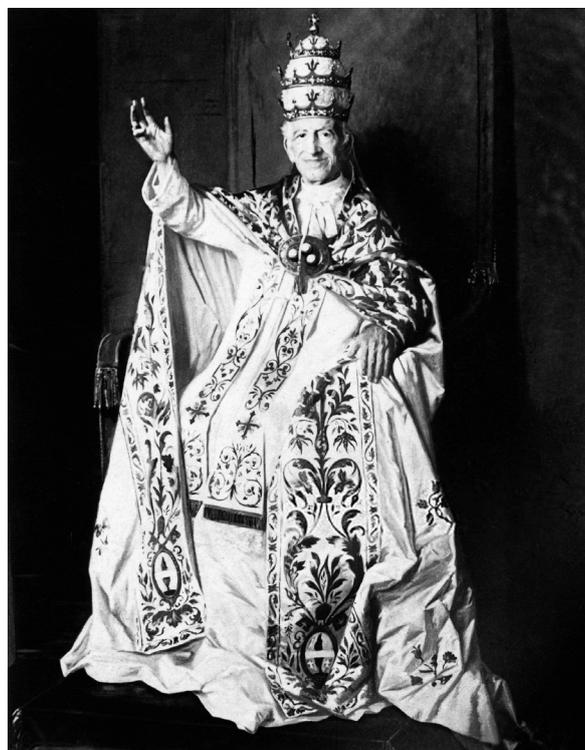
Adam Smith censée permettre une cohabitation saine et nécessaire entre capital et travail. Tout en réaffirmant le droit à la propriété, l'acceptation raisonnable des inégalités, la subsidiarité, des principes concordant avec le libéralisme, *Rerum Novarum* détaille les responsabilités sociales des différents intervenants de ce monde industriel constitué des ouvriers, des patrons et de l'État.

Des critères ESG avant l'heure et le rôle de l'État

Le terme de responsabilité sociale vous fait peut-être penser aux critères ESG (environnementaux, sociaux, de gouvernance), des indicateurs récents pour évaluer les entreprises en dehors des seuls critères financiers. C'est sur le S, que le pape Léon XIII offrait déjà des perspectives intéressantes pour soulager la condition des ouvriers. L'encyclique couvre notamment les devoirs des riches et des patrons qui « ne doivent point traiter l'ouvrier en esclave ». Au contraire, ils doivent respecter la dignité de l'Homme en ne lui infligeant pas de travail au-dessus de ses forces, en lui accordant le temps de repos qui lui est nécessaire à la vie du corps et de l'âme et en lui donnant un salaire décent pour vivre. Sur ce dernier point, le Magistère se montre particulièrement ferme : « Ce serait un crime à crier vengeance au ciel, que de frustrer quelqu'un du prix de ses labeurs. » L'Église convie ensuite les travailleurs à se réunir au sein de sociétés de secours mutuel dont le but est de créer des fonds de solidarité pour venir en aide aux ouvriers en cas d'infirmités ou d'accidents ainsi que de négocier avec plus de poids face aux patrons. Enfin, le Saint-Siège donne les contours du rôle de l'État qui doit faire fleurir la prospérité dans la société tout en s'attardant particulièrement au sort de la classe ouvrière qui est la plus à même d'être brimée car n'ayant pas les richesses pour se prémunir des torts. En revanche, nous sommes mis en garde contre la tentation d'un pouvoir civil s'immisçant trop dans la vie économique et sociale des citoyens. La fixation du salaire doit se faire entre l'ouvrier et le patron par exemple. L'État est donc vu comme le dernier rempart en cas de comportements abusifs car « c'est en effet d'une abondante effusion de charité qu'il faut principalement attendre le salut. »

L'enseignement de l'Église ne nie pas les avancées technologiques et économiques de l'époque, mais met en garde contre les dérives qu'elles ont engendrées comme la cupidité et le mépris. Ce faisant, elle offre une perspective pragmatique de l'économie au service du bien commun. Et peut-être peut-on la résumer ainsi : les principes faisant accroître les richesses des nations sont bons tant qu'ils ne laissent pas un pan de l'humanité dans la misère. ■

L'Église propose alors
une troisième voie
sorte de "in medio
stat virtus" entre Karl
Marx et Adam Smith
censée permettre une
cohabitation saine et
nécessaire entre capital
et travail.



*Le pape Léon XIII lors d'une célébration pontificale.
Domaine public*



Boot Cotton Mills ©North Wind Picture Archives_Alamy

ÉGLISES DE PIERRE, ÉGLISE DE DIEU

Anne Hédé-Haüy

Avec la réforme grégorienne, qui tire son nom du pape Grégoire VII (1073-1085), la papauté a voulu restaurer les prérogatives et le prestige de l'Église mis à mal par la mainmise des pouvoirs temporels aux IX^{ème} et X^{ème} siècles. La série de réformes entreprises par la papauté s'est traduite dans la pierre.

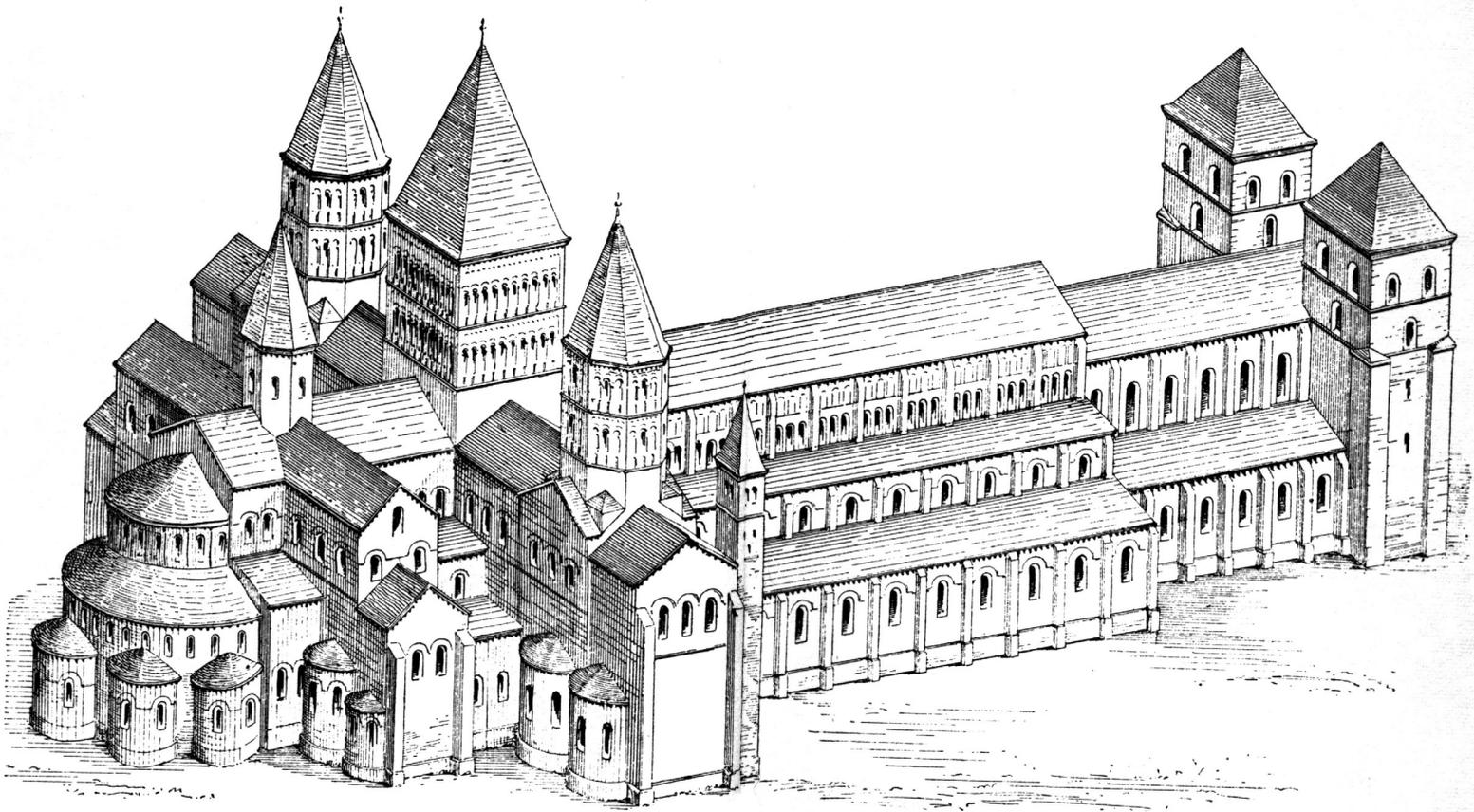
Affirmer la supériorité de l'Église sur le monde

La querelle des Investitures (1072-1122) affectait durablement les rapports entre la papauté et l'empire nostalgique des temps carolingiens où le pouvoir temporel était le garant de l'autorité spirituelle. Dans le reste de l'Europe (France occidentale, Italie du Nord, royaume de Bourgogne, nord de l'Espagne), l'architecture fut une des expressions de l'allégeance à la papauté. L'art roman servit donc de communication politique dont le sommet fut atteint avec la construction de Cluny III entre 1088 et 1130. C'est en effet sous l'abbatiate d'Hugues de Semur que l'ordre connut son apogée. Constitué d'un réseau de plus d'un millier de prieurés répartis dans l'Europe entière, l'ordre clunisien joua un rôle particulier dans la restauration du pouvoir pontifical puisque Cluny, indépendante à la fois de l'évêque et du pouvoir séculier, ne devait obéissance qu'au pape. La construction de la nouvelle abbatale visait donc à proclamer la puissance de l'abbaye, et au-delà, celle



Grégoire VII, enluminure XII^e siècle

de la papauté. En effet, par ses dimensions presque démesurées, Cluny n'avait d'égale que Saint-Pierre de Rome à laquelle de nombreux éléments architecturaux faisaient directement référence, comme sa nef, subdivisée en cinq vaisseaux, dont la voûte centrale culminant à trente mètres était la plus haute jamais construite.



2. CLUNY (NO).

Cluny III, reconstitution, Georg Dehio, Gustav von Bezold, Kirchliche Baukunst des Abendlandes, 1887-1901

De la même façon, l'emprise territoriale de l'Église se manifesta de façon sensible par l'essor sans précédent des clochers délivrant un message complexe. Si leur fonction première est de supporter des cloches toujours plus nombreuses pour faire résonner plus loin et plus fort la louange de Dieu, ils contribuent aussi à accentuer la sacralité du bâtiment en renforçant le lien entre l'édifice matériel et l'institution ecclésiastique puisque, au-dessus de la croisée du transept, ils magnifient l'emplacement de l'autel majeur. Déclinés de multiples façons, les clochers existent aussi sous la forme de tours-porches, comme celle de Saint-Benoît-sur-Loire, situées en façade, avec pour fonction de défendre symboliquement l'entrée de l'église.

Retrouver la pureté morale de l'Église antique

Le recentrage de l'institution ecclésiastique autour de Rome trouve aussi son explication dans la volonté de renouer avec la pureté antique des premiers temps de l'Église. Ce renouveau paléochrétien

fut aussi bien moral que matériel. Les chanoines en particulier s'attachèrent à renouer avec l'idéal de vie communautaire telle que saint Augustin l'avait formalisée au IV^{ème} siècle. Il s'agissait de vivre dans un cadre architectural conforme à celui des premiers temps chrétiens. Pour cela, certaines communautés revinrent au modèle de la basilique paléochrétienne caractérisée par une nef à files de colonnes, des murs minces et dépourvus



Saint-Benoît-sur-Loire

Le recentrage de l'institution ecclésiastique autour de Rome trouve aussi son explication dans la volonté de renouer avec la pureté antique des premiers temps de l'Eglise.

de contreforts, une élévation intérieure offrant de grandes parois lisses et une couverture en charpente.

L'exigence d'adéquation entre le cadre de vie et l'idéal spirituel s'accrut chez les Cisterciens, avec la définition, à partir des années 1130, d'une architecture propre à l'ordre. Dans cet ordre né avec la réforme grégorienne pour renouer avec l'ascétisme promu par saint Benoît, la modestie y est revendiquée et transparaît dans l'abbatiale de Fontenay : la façade est plate et dépourvue de portail sculpté, il n'y a pas de clocher ni de croisée du transept, la hauteur de la nef est réduite, et les lignes pures évoquent la rectitude morale à laquelle les moines aspirent.

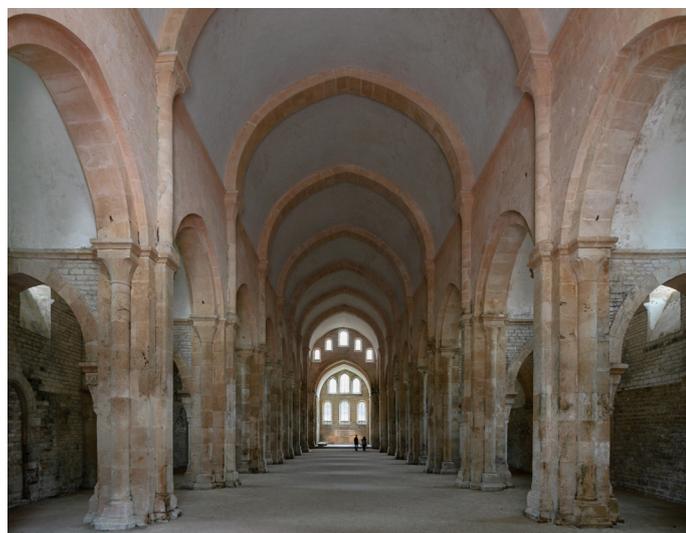
Se détacher des contingences humaines pour se tourner vers le Ciel

Recherchant une adhésion profonde de tous les fidèles, la réforme grégorienne a suscité une prise de conscience du péché, encourageant les chrétiens à se tourner entièrement vers le Ciel en se détachant du monde.

La sculpture romane matérialise cette aspiration



Jérémie, abbaye Saint-Pierre de Moissac



Abbaye de Fontenay, nef

spirituelle en rompant avec la sculpture antique soucieuse des apparences sensibles. Le prophète Jérémie de Moissac est significatif de cet art antinaturaliste qui déforme le corps humain pour lui donner une force expressive d'une grande intensité. La tête du prophète est en effet inclinée vers l'intérieur de l'église, comme invitant le visiteur à y entrer, tandis que ses longues jambes croisées esquissent un pas en sens inverse, dans un effet de marche suspendue. Si la posture du prophète est tout à fait incongrue, le personnage est néanmoins animé d'un souffle de vie surnaturel :



Tympan de Vézelay, détail

Loin de vouloir représenter une réalité cohérente et crédible, les artistes de l'époque romane ont inventé un art qui, délaissant la fidélité à la réalité matérielle, veut élever vers le spirituel.

la souplesse du corps, les mèches de sa barbe et de sa chevelure agitées de mouvements contraires, le geste des mains qui déroulent un phylactère sur sa poitrine, libèrent définitivement la statue de toute pesanteur charnelle pour donner à voir un corps glorieux.

Le même dynamisme transcendantal apparaît dans le Christ de la Pentecôte sculpté au tympan de Vézelay : ses genoux sont plaqués sur le côté, enveloppés dans un manteau très graphique ; des tourbillons soulignent ses genoux et ses bras, des plis agitent le bas du vêtement et ses mains exagérément longues conduisent aux rayons de lumière qui sortent de ses doigts. Loin de vouloir représenter une réalité cohérente et crédible, les artistes de l'époque romane ont inventé un art qui, délaissant la fidélité à la réalité matérielle, veut élever vers le spirituel.

C'est donc tout particulièrement dans l'art roman que les principes de la réforme grégorienne ont trouvé leur expression matérielle. Si l'art roman a contribué à inscrire et ancrer l'autorité pontificale dans les paysages de l'Europe chrétienne, plus qu'une simple allégeance politique, il est avant tout une expression du renouveau spirituel qui a régénéré l'institution ecclésiastique au profit de la société toute entière. ■

INTERVIEW AVEC

CHRISTOPHE DICKÈS,

LE PONTIFICAT DE BENOÎT XVI ÉTAIT UN PONTIFICAT ENSEIGNANT

Docteur en histoire contemporaine et spécialiste de l'histoire du Vatican, Christophe Dickès a publié en 2015 *Ces douze papes qui ont bouleversé le monde* (Tallandier), et en 2021 *Saint Pierre : le mystère et l'évidence* (Perrin) primé par l'Académie française. Pour *La Fugue*, il revient sur l'histoire du pouvoir pontifical et sur le rôle du Pape dans le monde.

En tant qu'historien, vous êtes-vous intéressé au Vatican d'abord comme entité politique et géopolitique ? Quelles sont les particularités de cet État ?

Il n'y a jamais de cause unique à une vocation pour un sujet, mais, parmi mes centres d'intérêt, dans le cadre d'une question de l'agrégation sur "nations, nationalismes et nationalités" puis dans ma thèse de doctorat sur la politique étrangère du Saint-Siège, je voulais voir comment la papauté se situait par rapport aux mouvements nationaux et par rapport à la modernité, quelle était sa relation avec les États. Parce que, oui, ce qu'il y a d'intéressant dans le catholicisme, c'est que les Évangiles vous demandent d'être dans le monde mais pas *du* monde. Cette subtilité pose toute la question de la relation de l'Église à la modernité : soit elle s'y oppose de manière très réactionnaire ou défensive, soit elle dialogue avec le monde, soit elle anticipe, voire elle est à l'origine de la modernité ! Voyez par exemple les structures du Saint-Siège à l'époque médiévale qui sont à l'origine des états modernes, ce que montrent très bien Benoît Schmitt ou encore Olivier Poncet. Finalement, il s'agit de comprendre ce que l'Église a apporté au monde en l'accompagnant ou, au contraire, en lui résistant.

Quelle est selon vous la place de l'Église dans le monde, alors que la pratique religieuse régresse et

que l'Église catholique n'a plus la même influence qu'auparavant ?

Mais l'Église catholique a toujours de l'influence ! Elle est encore très présente en Afrique, en Amérique latine mais aussi aux États-Unis. Il faut se garder d'une vision trop occidentale sur ce point et conserver une vision à la fois mondiale et locale pour constater l'importance de l'œuvre de l'Église sur le terrain : en Centrafrique par exemple, l'Église est un acteur essentiel du débat public. En Colombie et dans les Philippines encore, l'Église intervient très directement dans la vie du pays. Ensuite, à l'échelle internationale, l'Église a la spécificité de ne pas être guidée par des intérêts militaires ou financiers : elle est une force désintéressée. Mais c'est une vraie force politique, car elle développe une diplomatie de la parole qui relève de la *force morale*, concept revenu au goût du jour dans le mouvement néothomiste de la fin du XIXème et du début du XXème siècle et incarné notamment par Léon XIII. Ainsi, ce que l'Église a perdu en puissance temporelle par la perte des États pontificaux en 1870, elle a voulu le regagner sur le plan moral. C'est comme ça qu'elle est intervenue tout au long du XXème siècle jusqu'à nos jours en tant qu'arbitre ou médiateur. Elle l'a fait en Amérique du Sud sous Pie X, à Cuba dans la crise des Missiles de 1962 ou au Moyen-Orient pendant la Guerre en Syrie. Le Vatican a ensuite développé sa diplomatie auprès de nombreux États

« Finalement, il s'agit de comprendre ce que l'Église a apporté au monde en l'accompagnant ou, au contraire, en lui résistant. »



Martin Mosnier

dans le monde, quelle que soit leur confession : initié surtout avec Pie XI, ce mouvement s'est intensifié avec Jean-Paul II. C'est ainsi que le Saint-Siège compte aujourd'hui près de 190 représentations diplomatiques dans le monde.

Pouvez-vous nous parler de la géopolitique des papes depuis Benoît XVI ?

On a eu tendance à dénigrer la géopolitique de Benoît XVI, notamment vis-à-vis de la Russie, car c'était une géopolitique éthique, visant à rassembler les forces contre l'anticléricalisme, contre le relativisme, etc. Mais au moment de la guerre en Syrie et en Irak, la Russie est un acteur essentiel du champ international et François a fait de cette alliance une force pour la défense des chrétiens, la protection de la dignité humaine et la liberté religieuse. C'est en effet le premier rôle de la diplomatie pontificale : œuvrer à la défense des chrétiens et des catholiques là où ils se trouvent, lutter pour la liberté religieuse et la dignité humaine. Donc même s'il y a une déchristianisation des sociétés occidentales, il y a paradoxalement dans ces mêmes sociétés une forte influence de la diplomatie du Vatican. Par ses trois visites officielles au Vatican, Emmanuel Macron, contrairement à François Hollande, a compris que le Saint-Siège était un élément important de la diplomatie, tout comme Nicolas Sarkozy. De Gaulle, par culture, est celui qui l'avait le mieux compris.

Que répondez-vous à ceux qui disent que le Pape François est aujourd'hui un Pape politique, notamment par rapport à Benoît XVI ?

Ah il est beaucoup plus politique ! Benoît XVI était un théologien, un enseignant. Il a voulu recentrer l'Église sur l'essentiel, c'est-à-dire sur Dieu, sur Jésus, sur les vertus théologiques. Il a été moins politique que philosophe politique notamment dans ses discours au Collège des Bernardins, en République Tchèque ou au Bundestag. Ce sont des discours qui s'adressent aux États-nations et qui leur disent : vous ne pouvez pas faire l'économie de la Foi. La Foi est là pour éclairer la Raison et réciproquement. Une société qui voudrait exclure le fait religieux afin de le cantonner à la vie privée se condamnerait, car l'homme est un animal politique mais aussi un animal religieux. François, en revanche,

est beaucoup plus politique : il parle d'écologie, de migration, de géopolitique... Toutefois, quand on entre trop dans l'arène politique, on peut en faire les frais en prenant des coups : pensez à l'attentat contre Jean-Paul II le 13 mai 1981. Mais le pontificat de Jean-Paul II est exceptionnel à tous points de vue : philosophique, théologique, politique, sociétal et sociologique. Le pontificat de Benoît XVI est un pontificat enseignant tourné vers le Christ quand celui de François est tourné vers les États, vers les nations, vers la place de l'homme dans la société. François par culture a aussi une conception très binaire des choses, marquée par son origine sud-américaine, avec un pouvoir fort et un peuple qu'il s'agit de défendre dans la tradition de la théologie du peuple. C'est pour cela qu'il apparaît tant en décalage avec l'Europe.

Pouvez-vous nous parler de la naissance tardive du mot de Pape et de son origine ?

Le mot grec de *papa* signifie père et nous vient d'Orient : il a une dimension affective et qui n'était pas exclusivement réservée à celui que nous nommons maintenant le pape. Elle désignait le père de la communauté, donc bien souvent l'évêque. L'épiscopat est celui qui surveille, celui qui a le pouvoir de gouverner, d'enseigner et de sanctifier. Le terme apparaît au IV^{ème} siècle mais ne devient exclusivement réservé à l'évêque de Rome qu'avec la réforme grégorienne, au XI^{ème} siècle. Il n'empêche que l'évêque de Rome possède une primauté parce qu'il réside là où sont morts saint Pierre et saint Paul. Celle-ci repose sur le Nouveau Testament et la tradition est transmise par la succession apostolique. L'épiscopat monarchique apparaît à Rome dans la deuxième moitié du II^{ème} siècle et la forme de ce pouvoir "pontifical" va se développer puis se fixer d'abord sous le règne de Léon le Grand au V^{ème} siècle. Pierre est au fond le symbole et la garantie de l'unité. Son rôle est très précisément d'éviter les séparations et les schismes afin de préserver cette unité. D'où la phrase de saint Ambroise : *Là où est Pierre, là est l'Église.*

Peut-on dire que la Papauté a construit un pouvoir théocratique ? Comment s'est faite cette construction ?

C'est assez tardif en réalité. Les prémices de cette

construction se situent au moment de la réforme grégorienne, avec Grégoire VII (1073-1085). On a souvent placé les règnes d'Innocent III (1198-1216) et Innocent IV (1243-1254) comme les sommets de la monarchie pontificale, mais aujourd'hui l'historiographie nuance cette idée. Celui qui porte cette idéologie de la théocratie, c'est Boniface VIII dans son conflit avec Philippe le Bel, à la fin du XIIIème et au début du XIVème siècle ; c'est donc très tardif. Dans la construction du pouvoir du Pape, je soulignerais plutôt la figure majeure de Léon le Grand (440-461) qui constitue un sommet et une référence : il a été le premier pape à intervenir dans un concile (celui de Chalcedoine en 451), afin de trancher une querelle sur la nature du Christ. Il a pleinement joué son rôle d'arbitre dans le but de préserver l'unité, d'où le fait que des siècles plus tard, Jean XXIII l'a qualifié de *Père de l'unité de l'Église*. Un pape, quel qu'il soit, doit avoir peur des schismes.

Vous dites dans le podcast de Storiavoce que "les structures ecclésiales sont celles où on débat" : quelle est la place de la démocratie dans l'Église ?

Oui, c'est dans l'Église que se sont maintenues des structures démocratiques, notamment dans les ordres religieux. C'est ce que montre l'historien Jacques Dalarun. Il y a des formes de démocraties dans les structures du pouvoir : élection du pape, élection de l'évêque dans les premiers temps de l'Église, élection de l'abbé dans son monastère. Mais cette démocratie possède des limites, naturellement, dans l'exercice du pouvoir, ceci dans la tradition apostolique. On voit bien que les apôtres voyagent notamment dans les Actes des Apôtres afin d'assurer l'orthodoxie sans laquelle il n'y a plus d'unité. Mais nier l'existence du débat dans l'Église reviendrait à nier toute son histoire, et notamment l'histoire de ses conciles : car même au concile de Trente, qui passe pour un concile très "strict", les travaux d'Alain Tallon ont souligné la place du débat, qui constitue l'essence du concile (du latin *concilium* : assemblée).

N'observe-t-on pas aujourd'hui une crainte répandue dans l'Église, pasteurs et fidèles, de se prononcer sur ce que dit le pape, comme si une "papocratie" intouchable s'était installée ?

Vous avez raison ! Il y avait paradoxalement et au sein de l'église plus de débat dans le passé. Je pense

que comme les états se sont laïcisés, les catholiques se sont naturellement tournés vers le centre. Et le centre, c'est Rome. Le penseur Alain Besançon montre très bien cela dans son livre *Problèmes religieux contemporains*. Rome, depuis plus d'un siècle, reprend en quelque sorte la main et on assiste à une forme de papocentrisme accentué aujourd'hui par le monde médiatique et les réseaux sociaux. Mais, je souhaiterais tout de même rappeler qu'il existe dans le droit canon un droit de manifester ses besoins (n°212, § 2-3) : "*Les fidèles ont la liberté de faire connaître aux pasteurs de l'Église leurs besoins surtout spirituels ainsi que leurs souhaits [3] selon le savoir, la compétence et le prestige dont ils jouissent, ils ont le droit, et même parfois le devoir de donner leur opinion sur ce qui touche le bien de l'Église...*" C'est à ce titre que le Pape François encourage la synodalité : mais celle-ci doit passer au tamis de la tradition apostolique, elle ne peut pas s'en affranchir. Il existe des dogmes, un catéchisme et un droit canon, et c'est ce qui maintient l'unité dans l'Église.

La publication quelques jours après la mort du pape émérite du livre témoignage du secrétaire personnel de Benoît XVI, Mgr Georg Gänswein, Rien d'autre que la Vérité (Éditions Piemme) souligne la phase troublée que doit traverser le pouvoir pontifical. La divergence des vues des deux papes a-t-elle nui à l'image de l'Église dans le monde et auprès des fidèles catholiques ?

Oui, il y a eu un trouble dans l'Église. En particulier au moment de la parution du livre écrit par Benoît XVI et le cardinal Sarah sur le célibat des prêtres. Mais je ne vois pas pourquoi, au nom de cet article du droit canon que j'ai cité plus haut, Benoît XVI n'aurait pas eu le droit de donner son avis : il avait justement l'autorité, la connaissance et le prestige pour le faire. Ensuite, que des gens aient voulu manipuler cette divergence pour opposer François et Benoît et que cela ait créé un désarroi, c'est évident. Mais Benoît XVI lui-même refusait et regrettait que son nom soit utilisé pour servir d'opposition au Pape. En droit, finalement, on ne devrait pas parler de "pape émérite" : dans la tradition grégorienne, le nom de pape est bien réservé à celui qui a été élu dans un conclave en remplacement d'un autre pape qui est mort ou qui a renoncé formellement à son pouvoir pontifical. ■

Propos recueillis par Ombeline Chabridon
et Hervé de Valous

INTERVIEW AVEC

JEAN-MARIE GUÉNOIS,

LE POUVOIR PONTIFICAL ÉVOLUE D'UN TYPE IMPÉRIAL VERS UNE AUTORITÉ PLUS DÉMOCRATIQUE

Jean-Marie Guénois est un vaticaniste et journaliste français spécialisé dans les questions religieuses internationales, rédacteur en chef pour le quotidien Le Figaro. Il fait un point pour le journal La Fugue sur les dix années de pontificat du pape François alors que son prédécesseur, Benoît XVI, vient d'être rappelé à Dieu.

Pouvez-vous nous raconter votre parcours et comment vous est venue cette passion pour l'actualité de l'Église ?

Je suis philosophe de formation, le questionnement sur le sens de la vie et son origine m'a toujours fasciné. J'ai donc une passion pour les religions, les spiritualités, et, plus largement, pour la culture, la géopolitique et la politique parce que toutes les sociétés ont un noyau religieux que l'on cajole, que l'on isole, selon les pays mais qui irrigue l'histoire, la culture et la politique des sociétés. Les questions religieuses sont donc essentielles dans la vie des sociétés. J'ai eu la chance de partir assez jeune à Rome où j'ai d'abord travaillé dans une revue italienne spécialisée sur les questions religieuses internationales. On en apprend tous les jours, bien sûr, mais cette expérience m'a donné beaucoup de connaissances et de contacts sur le sujet. J'ai ensuite développé pendant huit ans une agence de presse, toujours à Rome, spécialisée sur les questions religieuses, l'agence I.Media. Après dix années tout près du Vatican, La Croix, m'a sollicité pour prendre la tête du service religion. Rentré à Paris, j'ai alors passé les dix années suivantes à La Croix, pendant lesquelles je présentais une émission le dimanche sur France 2 dans le cadre du Jour du Seigneur. Enfin, la direction du Figaro m'a contacté

pour être le spécialiste des questions religieuses dans ce média où je travaille depuis quinze ans. Je couvre toutes les religions, la laïcité et le Vatican où je me rends très régulièrement et où je dispose de nombreux contacts.

Le pouvoir et l'autorité du pape ont sans aucun doute évolué au cours de l'Histoire. Qu'en est-il aujourd'hui ? Comment jugez-vous cette évolution ?

Il faut distinguer deux points de vue. Tout d'abord le pouvoir du pape à l'intérieur de l'Église. Sur ce plan nous assistons à une véritable révolution avec le pontificat de François : d'une autorité de type impériale, elle évolue vers une autorité qui serait plus démocratique. En se proclamant Évêque de Rome lors de son élection en 2013, il a voulu montrer qu'il était à l'égal des autres évêques, et que son intention était de redimensionner l'autorité du pontife romain pour la rendre plus au service de « ses frères évêques ». Les conséquences sont visibles désormais, surtout en Allemagne, où l'Église est en train de prendre des décisions qui ouvrent un conflit latent avec Rome. Ensuite, sur le plan extérieur, le pape François a eu une aura internationale très grande même si le poids de l'institution catholique a perdu beaucoup de terrain.

« Les catholiques de droite sont plus loyalistes et spiritualistes tandis que les catholiques de gauche sont très actifs et très progressistes. »



Jean-Marie Guénois

Comment ce pouvoir politique et diplomatique du Pape a-t-il évolué ? Quels sont les rapports qu'entretiennent les chefs d'Etat avec le Pape ?

Tout d'abord, il faut rappeler que le Vatican est un des lieux les mieux informés du monde grâce à la présence des nonces dans la quasi-totalité des pays du monde. Un nonce, c'est l'ambassadeur du Pape, il reste souvent une dizaine d'années dans le pays, ce qui est long, et il s'informe grâce à tous les prêtres, religieux et fidèles. Il bénéficie ainsi d'une remontée d'informations de terrain, unique au monde. La diplomatie vaticane est donc respectée pour la finesse de ses informations. Mais cette influence baisse. Si nous prenons l'exemple de la guerre en Ukraine, le Pape a tenté des médiations : il s'est rendu, par exemple, le lendemain du déclenchement de la guerre à l'ambassade russe, sans prévenir, pour tenter une médiation. On a vu, à ce moment-là, une diplomatie vaticane s'agiter, faire beaucoup de discours, voulant exister mais finalement très peu écoutée. Jamais la Russie n'aurait accepté que le Pape ait une influence sur les négociations. Il y a donc une diplomatie vaticane qui existe par la qualité de ses réseaux mais qui n'a pas beaucoup d'autorité réelle, sauf dans des situations très ponctuelles, en Afrique notamment, si le pays est très catholique ou si l'archevêque local est très puissant. Tout le monde suit d'un œil la diplomatie vaticane mais personne n'en attend rien si ce n'est des éléments d'information.

Quels changements le pape François a-t-il fait opérer à la Curie romaine ? Quelles en sont les raisons et les conséquences ?

La Curie est l'administration centrale de l'Église. C'est à peu près une vingtaine de ministères, deux mille personnes dont une petite cinquantaine comptent vraiment. C'est une très vieille institution - une des plus anciennes même - ce qui comporte des avantages comme des inconvénients. Paul VI était issu de cette Curie romaine. Il a lancé une première réforme qui instaurait un savant équilibre entre le Pape et la Curie. Jean-Paul II, lui, venait de l'extérieur. Il s'est aussi employé à réformer la Curie mais il a vite compris qu'il n'y arriverait pas, il a donc contourné le pouvoir de la Curie par

sa politique de voyage, notamment. Benoît XVI s'est laissé enfermer par la Curie, ce qui a été un des drames de son pontificat et qui explique aussi sa renonciation. Il a laissé son secrétaire d'État prendre le pouvoir parce que lui n'aimait pas le gouvernement. Il n'était pas incapable de gouverner mais ce n'était pas son affaire, il était d'abord un homme d'étude. Cela a créé un véritable traumatisme. Quand les cardinaux ont choisi son successeur, ils ont cherché quelqu'un qui aurait la trempe de réformer cette institution. François s'y est donc attelé et a lancé cette réforme dès 2014 après avoir fait le diagnostic des « maladies de la Curie ». La réforme a été publiée le 19 mars 2022. Elle a renforcé en fait le pouvoir du Pape.

Quelles sont les principales dynamiques du pontificat du pape François ? Le décès de Benoît XVI marque-t-il un tournant dans le pontificat de François ?

Il est absurde, selon moi, de penser que le décès de Benoît XVI va changer les choses, parce qu'après sa démission, il a toujours gardé une certaine discrétion et il est resté cohérent par rapport à elle. Il n'a nullement empêché le pape François de gouverner comme il l'entendait même sur des dossiers qui lui tenaient à cœur, la liturgie et la possibilité de célébrer la messe selon le rite de Saint-Pie-V, notamment.

En ce qui concerne les dynamiques du pontificat de François, il est certain qu'il a une politique plus personnelle, il veut être un évêque parmi les évêques et il n'a pas envie d'être au-dessus, même si dans l'exercice concret du pouvoir il est extrêmement autoritaire et directif. Son idée est de réformer l'image de la papauté toute puissante et écrasante. "Tu veux être serviteur ? Et bien lave les pieds de tes frères", c'est comme cela qu'il voit les choses. Par conséquent, il a beaucoup fait évoluer l'action sociale et humanitaire de l'Église. Sur la question morale, il cherche, sans changer le dogme, à rendre accessible l'Église, par exemple, sur la question des personnes homosexuelles, des divorcés remariés. Il ne change pas la morale parce qu'il ne le peut pas, mais il change l'application de cette morale. Certains diront que ça revient à changer la morale, c'est un grand débat interne.

Vous dites, parfois, que le Pape est “social-démocrate”. Pourquoi une telle qualification ?

Je n'utilise cette expression que dans un sens politique. François a été d'abord influencé par le péronisme qui était une troisième voie entre le communisme et le capitalisme, un gouvernement qui était autoritaire, méfiant des élites et relativement populiste. Cela lui ressemble beaucoup. Sur le fond, il est indéniable que le pape François a une vision que l'on peut qualifier de centre-gauche. Mais attention, l'Église n'est pas un parti politique.

Est-ce que cela est dû au fait que l'État moderne a “neutralisé la question religieuse”, comme le dit Pierre Manent ?

C'est une bonne question ! Mais elle est très française. J'aime beaucoup et je respecte Pierre Manent, mais on a très peu d'exemples de pays où la question religieuse est ainsi mise au pas par le politique. C'est une situation typiquement française. Il y a bien sûr des pays communistes dans le monde où les chrétiens sont particulièrement persécutés, mais ce sont aussi des exceptions. Les États-Unis, par exemple, sont un pays extrêmement moderne où la question religieuse a toute sa place. Elle est même invitée dans le champ politique. J'ai beaucoup voyagé dans le monde et je constate toujours que les cultures de chaque pays sont premières et que l'on ne peut faire aucune généralité.

Les catholiques de France, en particulier, sont-ils divisés autour du pape François ?

Oui, ils le sont. Il y a toujours eu en France un catholicisme très polarisé et politisé - comme les Français le sont, en fin de compte - avec toutes les couleurs du champ politique. Les catholiques sont plutôt de droite, on le voit dans les élections (70% environ), mais il y a aussi des gens d'extrême droite et un fort noyau de centre gauche. Les catholiques de droite sont plus loyalistes et spiritualistes tandis que les catholiques de gauche sont très actifs et très progressistes. On a peu d'exemples, dans le monde, d'un catholicisme aussi antagoniste. Les Italiens et les Américains se moquent souvent d'ailleurs de nous en disant “quand vous aurez fini de parler de vos idées, on parlera des choses concrètes”. Cela les fait rire mais c'est le charisme propre de la France ! Le pontificat de François n'a rien arrangé, puisqu'il vient d'ouvrir contre lui un nouveau front

traditionaliste en supprimant la liberté de célébrer selon l'ancien rite. Il a aussi choqué à gauche en réformant récemment le Secours catholique international de manière très autoritaire. De plus, il ne veut pas venir en France. S'il vient à Marseille en septembre prochain, ce sera pour un congrès méditerranéen, ce ne sera pas une visite officielle en France. Les Français se sentent donc un peu mal-aimés. ■

Propos recueillis par Alban Smith
et Emmanuel Hanappier

ANTHOLOGIE POÉTIQUE

Par Fleur Lecœur

Les Forces tumultueuses - Les Baptêmes, Emile Verhaeren

Vers son manoir de marbre,
Qui domine les bois,
L'évêque en fer et en orfroi,
Le dimanche, s'en va,
Moment d'éclair et d'or, parmi les lignes d'arbres.

Le ruisseau mire son armure
Et son blason, de haut en bas,
Si Bien qu'il marche, en son voyage,
Avec sa grande image,
À ses côtés, sous la ramure,
De pas en pas

Les bois ? — ils sont luisants d'aurore
Et sonores des fleurs qui les décorent :
Les mille doigts des brises frisent,
Avec des bonds et des surprises,

Les feuillages qu'ils chimérisent ;
L'ombre elle-même est claire ; là-haut,
Se balancent les cimes unanimes,
Tandis qu'au ras du sol — tel un joyau
Qui glisserait sur la lumière —
Ailes folles, passe un oiseau.

L'évêque, avec son glaive, avec sa lance,
Vêtu d'orfroi et d'acier blanc, s'avance :
Ses éperons de diamant
Semblent du feu de firmament ;
Et son image en or et en conquête
Dit au ruisseau qui la reflète :
« Je suis pure comme ton eau,
Celui qui me projette
En ton miroir a l'âme nette
Et le cœur haut. »

L'eau entendit ces paroles d'orgueil,
Fit un coude, puis s'éloigna de l'avenue,
Vers une grotte, où, sur le seuil,
Se baignait une enfant nue,
Jouant, avec ses mains et ses cheveux,
Joyeusement, dans les flots bleus.

Elle était fraîche et douce ;
Belle comme un fruit qui luit,
Rouge, sur le coussin des mousses,
L'ombre tombait des saules,
Feuille à feuille, sur ses épaules,
Et ses doigts clairs cherchaient à la saisir ;
Elle criait et s'oubliait en son plaisir
D'être, dans l'eau et le soleil, perdue.

Elle était bonne et amicale
Et toute au clair de sa gaieté dominicale.

Du haut de sa chapelle, suspendue
Aux peupliers, la petite vierge Marie
La regardait jouer dans l'eau fleurie,
Et n'ayant peur de sa tranquille nudité
Lui dit en se penchant de son côté :

« Naïve et frêle enfant de l'eau, des fleurs, des
branches,
C'est toi la pure, c'est toi la franche,
Le ruisseau blanc qui s'écoule vers toi,
C'est le baptême vrai que je t'envoie.
J'aime ton corps doux et béni,
Comme celui de mon Jésus,

À Béthléem, quand les souffles unis
Du bœuf et de l'ânon se penchèrent dessus.
Ton âme est claire à ma pensée
Qui te voit vivre, avec les fleurs
Et l'eau, dans une entente de fraîcheur
Et de splendeur exorcisées.

« Tu es toi-même une prière
Balbutiée, au cours des temps,
Depuis que s'exalte la terre
Immortelle vers le printemps.

« L'homme de pouvoir d'or et de force mitrée
Qui rythme son orgueil brutal et chamarré,
Au galop lourd de son cheval, là-bas,
N'est pas
Celui qui vit vraiment, selon sa vie.
L'eau pure, à l'entendre, s'enfuit ;
Les brindilles et les branches se cassent ;
Les oiseaux clairs s'éparpillent en vols de peur ;
Et la nature entière a la frayeur
Des éclats durs de la cuirasse. »

Pendant que la vierge parlait,
L'enfant, sans rien savoir, mêlait,
Continûment, ses mains et ses cheveux
Aux mains et aux cheveux
Des eaux vertes et des eaux bleues.
Toute l'innocence des choses
La pénétrait et la sacrait
D'une simple et religieuse apothéose,
Et sa tête de la grâce immense baignée
N'avait pas même l'air étonné.

Tandis qu'au loin, parmi les arbres,
L'évêque en or
Montait vers son manoir de marbre :
Les hauts donjons et leurs pierres meurtries
Étaient chaudes et humides encor
De récentes et féroces tueries ;
Et les taches rouges des murs épais,
À mesure qu'il avançait,
Absorbaient l'ombre
De sa marche farouche et sombre,
Avec leurs bouches de sang frais.

Les Quatre Vents de l'esprit - Les Bonzes, Victor Hugo

Que je prenne un moment de repos ? Impossible.
Koran, Zend-Avesta, livres sibyllins, Bible,
Talmud, Toldos Jeschut, Védas, lois de Manou,
Brahmes sanglants, santons fléchissant le genou,
Les contes, les romans, les terreurs, les croyances,
Les superstitions fouillant les consciences,
Puis-je ne pas sentir ces creusements profonds ?
J'en ai ma part. Veaux d'or, sphinx, chimères,
griffons,
Les princes des démons et les princes des prêtres,
Synodes, sanhédrins, vils muphtis, scribes traîtres,
Ceux qui des empereurs bénissaient les soldats,
Ceux que payait Tibère et qui payaient Judas,
Ceux qui tendraient encore à Socrate le verre,
Ceux qui redonneraient à Jésus le calvaire,
Tous ces sadducéens, tous ces pharisiens,
Ces anges, que Satan reconnaît pour les siens,
Tout cela, c'est partout. C'est la puissance obscure.

Plaie énorme que fait une abjecte piqûre !

Ce contre-sens : Dieu vrai, les dogmes faux ; cuisson
Du mensonge qui s'est glissé dans la raison !
Démangeaison saignante, incurable, éternelle,
Que sent l'homme en son âme et l'oiseau sous son
aile !

Oh ! l'infâme travail ! Ici Mahomet ; là
Cette tête, Wesley, sur ce corps, Loyola ;
Cisneros et Calvin, dont on sent les brûlures.
Ô faux révélateurs ! ô jongleurs ! vos allures
Sont louches, et vos pas sont tortueux ; l'effroi,
Et non l'amour, tel est le fond de votre loi ;
Vous faites grimacer l'éternelle figure ;
Vous naissez du sépulcre, et l'on sent que l'augure
Et le devin son pleins de l'ombre du tombeau,
Et que tous ces rêveurs, compagnons du corbeau,
Tous ces fakirs d'Ombos, de Stamboul et de Rome,
N'ont pu faire tomber tant de fables sur l'homme
Qu'en secouant les plis sinistres des linceuls.

Dieu n'étant aperçu que par les astres seuls,
Les penseurs, sachant bien qu'il est là sous ses
voiles,
Ont toujours conseillé d'en croire les étoiles ;
Dieu, c'est un lieu fermé dont l'aurore a la clé,
Et la religion, c'est le ciel contemplé.

Mais vous ne voulez pas, prêtres, de cette église.
Vous voulez que la terre en votre livre lise
Tous vos songes, Moloch, Vénus, Ève, Astarté,
Au lieu de lire au front des cieus la vérité.
De là la foi changée en crédulité ; l'âme
Éclipsant la raison dans une sombre flamme ;
De là tant d'êtres noirs serpentant dans la nuit.

L'imposture, par qui le vrai temple est détruit,
Est un colosse fait d'un amas de pygmées ;
Les sauterelles sont d'effrayantes armées ;
Ô mages grecs, romains, payens, indous, hébreux,
Le genre humain, couvert de rongeurs ténébreux,
Sent s'élargir sur lui vos hordes invisibles ;
Vous lui faites rêver tous les enfers possibles ;
Le peuple infortuné voit dans son cauchemar
Surgir Torquemada quand disparaît Omar.
Nul répit. Vous aimez les ténèbres utiles,
Et vous y rôdez, vils et vainqueurs, ô reptiles !
Sur toute cette terre, en tous lieux, dans les bois,
Dans le lit nuptial, dans l'alcôve des rois,
Dans les champs, sous l'autel sacré, dans la cellule,
Ce qui se traîne, couve, éclôt, va, vient, pullule,
C'est vous. Vous voulez tout, vous savez tout ;
damner,
Bénir, prendre, jurer, tromper, servir, régner,
Briller même ; ramper n'empêche pas de luire.
Chuchotement hideux ! je vous entends bruire.
Vous mangez votre proie énorme avec bonheur,
Et vous vous appelez entre vous monseigneur.
L'acarus au ciron doit donner de l'altesse.
Quelles que soient votre ombre et votre petitesse,
Je devine, malgré vos soins pour vous cacher,
Que vous êtes sur nous, et je vous sens marcher
Comme on sent remuer les mineurs dans la mine,
Et je ne puis dormir, tant je hais la vermine !

Vous êtes ce qui hait, ce qui mord, ce qui ment.
Vous êtes l'implacable et noir fourmillement.
Vous êtes ce prodige affreux, l'insaisissable.
Qu'on suppose vivants tous les vils grains de sable,
Ce sera vous. Rien, tout. Zéro, des millions.
L'horreur. Moins que des vers et plus que des lions.
L'insecte formidable. Ô monstrueux contraste !
Pas de nains plus chétifs, pas de pouvoir plus vaste.
L'univers est à vous, puisque vous l'emplissez.
Vous possédez les jours futurs, les jours passés,
Le temps, l'éternité, le sommeil, l'insomnie.
Vous êtes l'innombrable, et, dans l'ombre infinie,
Fétides, sur nos peaux mêlant vos petits pas,
Vous vous multipliez ; et je ne comprends pas
Dans quel but Dieu livra les empires, le monde,
Les âmes, les enfants dressant leur tête blonde,
Les temples, les foyers, les vierges, les époux,
L'homme, à l'épouvantable immensité des poux.

Les Moines – Aux Moines, Emile Verhaeren

Moines venus vers nous des horizons gothiques,
Mais dont l'âme, mais dont l'esprit meurt de demain,
Qui retrempez l'amour dans ses sources mystiques
Et le purifiez de tout l'orgueil humain,
Vous marchez beaux et forts par les routes des hommes,
L'esprit encor fixé sur les feux de l'enfer,
Depuis les temps lointains jusqu'au jour où nous sommes,
Dans les âges d'argent et les siècles de fer,
Toujours du même pas sacerdotal et large.
Seuls vous survivez grands au monde chrétien mort,
Seuls sans ployer le dos vous en portez la charge
Comme un royal cadavre au fond d'un cercueil d'or.
Moines — oh ! les chercheurs de chimères sublimes —
Vos rêves, ils s'en vont par delà les tombeaux,
Vos yeux sont aimantés par la lueur des cimes,
Vous êtes les porteurs de croix et de flambeaux
Autour de l'idéal divin que l'on enterre.
Oh ! les moines vaincus, altiers, silencieux,
Oh ! les géants debout sur les bruits de la terre,
Faces d'astres, brûlés par les astres des cieux,
Qui regardez crier autour de vous les foules
Sans que la peur ne fasse un pli sur votre front
Ni que le vent d'effroi n'en fasse un dans vos coules ;
Oh ! les moines que les siècles contempleront,
Moines grandis, parmi l'exil et les défaites,
Moines chassés, mais dont les vêtements vermeils
Illuminent la nuit du monde, et dont les têtes
Passent dans la clarté des suprêmes soleils,
Nous vous magnifions, nous les poètes calmes,
Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,
Puisqu'on a déchiré les lauriers et les palmes,
Moines, grands isolés de pensée et de cœur,
Avant que la dernière âme ne soit tuée,
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels
Sous le velum errant d'une chaste nuée,
Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,
Pensive et seule et triste, au fond de la nuit blême,
De votre gloire éteinte allume encor le feu,
Et songe à vous encor quand le dernier blasphème
Comme une épée immense aura transpercé Dieu !

LES COUPS DE CŒUR DE CHARLOTTE



La Vie devant Soi, Romain Gary, 1975

Émile (ou Romain) fut le seul à remporter à deux reprises le prix Goncourt : une première fois sous le nom d'Ajar en 1956, pour *Les Racines du Ciel*, puis, une seconde fois sous le nom de Gary en 1975, pour *La Vie devant Soi*, prix qu'il refusa. Tôtée générale dans le milieu mondain de la littérature : ne cherchant ni la consécration ni l'estime, Émile veut surtout, après dix-neuf romans sous le même nom, « recommencer » et s'amuser.

Momo, jeune garçon arabe, vit chez sa nourrice, Madame Rosa, ancienne juive prostituée. Il est amoureux d'elle, malgré son âge, trop jeune, et le sien, trop vieux. Entouré de « fils de putes », il grandit dans cet immeuble à

Belleville, entre un médecin et un proxénète, dans l'ombre de cette rescapée d'Auschwitz traumatisée par les Allemands.

Le temps passe et tandis que Momo grandit, Madame Rosa, atteinte de sénilité, vit à nouveau avec angoisse les éraflures et les plaies de sa vie. Il apprend alors qu'il a quatorze ans, qu'elle lui a menti pour le garder plus longtemps à ses côtés.

Gary signe ici un chef d'œuvre : la peinture d'un milieu à travers le pinceau d'un enfant, la fragilité d'une vie face à un monde dur, trop dur, dans lequel Momo refuse de se droguer à l'instar des gamins du quartier, écartant ainsi le bonheur à son état de latence.

Enfant sans mère, Momo est, sans doute, le miroir sans tain de son écrivain : cette terreur de la vieillesse, cette déchéance d'un corps et d'une âme, cette peur de « finir comme un légume qu'on ne peut avorter » et ces limites humaines entraîneront Gary à choisir l'heure de sa mort, en 1980.

Dans ce roman, les mots de l'enfance parlent d'eux-mêmes. Peut-on vivre sans amour ? Sans doute. Momo regarde Madame Rosa : c'est une larme qui remplace le sourire.

« Moi je souriais, mais à l'intérieur j'avais envie de crever. Des fois je sens que la vie, c'est pas ça, c'est pas ça du tout, croyez en ma vieille expérience. »

Ces mots-là, cruels, tenaces et douloureux, auraient pu être ceux

d'un jeune écrivain d'aujourd'hui. Pourtant, à quarante-huit années d'écart, ils sont ceux d'un romancier qui s'amuse, se joue de tout le monde et qui aurait fêté, cette année, ses cent neuf ans. Un tout jeune homme, en somme, un tout nouveau Émile Gary.

Valérie Zenatti
***Une bouteille dans
la mer de Gaza***



***Une bouteille dans la mer de
Gaza, Valérie Zenatti, 2005***

Avoir dix-sept ans, pour Rimbaud, c'est être à l'âge des limonades et des promenades sous les tilleuls verts : pour Tal, vivant à Jérusalem, ce sont les attentats et les éclats d'obus qui rythment son quotidien, jusqu'à cette ultime explosion, près de chez elle, qui ôtera la vie à une jeune mariée de vingt ans : « je ne comprends pas que la vie tienne à si peu de choses : avoir envie ou pas d'aller au café d'en bas. »

Après ce drame, elle choisira de poser ses mots, pour se sauver elle-même : « ce doit être pour cela que j'ai décidé d'écrire : pour ne pas effrayer les autres avec ce que j'ai en tête, et qu'ils décrètent dans la foulée que je suis folle. » Son frère Eytan, militaire, est

envoyé à Gaza. La bas, elle lui demandera de laisser, sur la plage, une bouteille où elle aura glissé une lettre, qu'un certain Gazaman récupérera.

Ainsi débute une correspondance, des lettres numériques, où se mêlent méfiance, suspicion et découverte de l'autre.

Peu à peu, les sentiments de ces deux adolescents font tomber un à un les préjugés et les barrières. L'espérance, enfin, d'une paix commune. Si eux n'y croient pas, qui le pourra ?

Il s'appelle Naïm, il est Palestinien. Elle s'appelle Tal, elle est Israélienne.

Romance découverte à la lueur de mes quinze ans.

Correspondance comprise à l'aube de mes vingt-trois ans.

Bouleversante, intimiste, pudique et sensible, Zanetti offre ici un cadeau qui me donne les larmes aux yeux, la peine au cœur, l'espoir aux reins.

« Je me demande si la loi religieuse a consacré un chapitre à la conduite qu'il faut tenir en cas de désespoir. » écrira Tal.

« C'est vraiment ça, la vie ? Merde. » lui répondra Naïm.

Il y a des livres qu'il faudrait interdire de lire trop jeune, car on les comprendrait mieux, les drames de la vie. Et leurs bonheurs aussi.

Charlotte Cros de Gracia

La rédaction

Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Géopolitique

Amycie Lécuyer

Littérature

Ombeline Chabridon

Histoire de l'Art

Anne Hédé-Haüy

Histoire

Hervé de Valous

Economie

Grégoire Lenoir

Philosophie

Gabriel Arduin

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Responsable brèves

Charlotte Cros de Gracia

Responsable entretiens et communication

Emmanuel Hanappier

Responsable anthologie

Fleur Lecœur

Responsable La voix de la Fugue

Amélie Chabridon

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquettiste

Gersende Sechet

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargées de communication

Maëlys de Bourayne

Marthe Chabridon

lafuguejournal.com





PODCASTS

L'écho de La Fugue



